

LA VIE ET LES MIRACLES DE SAINT FIACRE

patron de la Brie

d'après les Bollandistes

[Dr. MEAUX.] Ph.

17

*M. de la...
B. MEAUX*

LA VIE ET LES MIRACLES
DE
SAINT FIACRE

PATRON DE LA BRIE
D'APRÈS LES BOLLANDISTES
AVEC PIÈCES JUSTIFICATIVES

PAR L'ABBÉ R....
Aumônier des Dames de la Conception, à Carpentras

Ouvrage approuvé par Mgr l'Archevêque d'Avignon

Prix : 1 fr. 30 c.

PARIS
CHARLES DOUNIOL, RUE DE TOURNON, 29

1865

[1990] 22

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Carpentras, impr. E. Rolland.

RAPPORT DE L'EXAMINATEUR.

J'ai lu et examiné avec soin l'ouvrage intitulé : *La Vie et les Miracles de Saint Fiacre*. Ce livre, écrit dans un style simple et sans prétention, ne contient rien contre les saines doctrines ; il peut contribuer à l'édification des fidèles par le récit authentique de la vie de saint Fiacre, et des faveurs qu'il a toujours répandues sur ceux qui l'invoquent.

PEYTIÉ,

Chan. hon., Supérieur du petit Séminaire.

ARCHEVÊCHÉ D'AVIGNON.

Sur le rapport de Notre Supérieur du petit Séminaire d'Avignon, Nous approuvons la publication du livre intitulé : *La Vie et les Miracles de Saint Fiacre*, et Nous le recommandons à la piété des fidèles.

Avignon, le 22 juillet 1865.

† LOUIS,

ARCHEVÊQUE D'AVIGNON.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

Conformément au décret porté, le 17 mars 1625, par le pape Urbain VIII, je déclare que les faits miraculeux contenus dans cet opuscule n'ont qu'une autorité purement humaine, excepté en ce qui a été confirmé par la sainte Eglise Catholique, Apostolique, Romaine, et par le Saint-Siège, au jugement duquel je soumets ma personne et mes écrits, et dont je m'honorerai d'être toujours le fils dévoué, respectueux et en tout obéissant, croyant tout ce qu'il ordonne de croire, et ne voulant enseigner que ce qu'il enseigne lui-même, parce qu'il est le foyer de la saine doctrine et le centre de la foi et de l'unité catholique.

AVANT - PROPOS.

Un prêtre respectable desservant une paroisse dans laquelle saint Fiacre est en grande vénération, nous ayant prié d'écrire la vie de ce saint, nous avons dû pressentir M^{sr} l'Archevêque d'Avignon, pour savoir si Sa Grandeur agréait ce projet. Notre vénéré prélat ayant daigné le bénir, nous avons cherché les documents les plus certains pour composer une vie édifiante qui puisse se présenter aux fidèles, embellie des pieux prestiges de la grâce, des prodiges et de la sainteté; et nous n'avons rien omis pour faire disparaître le merveilleux outré qui ne serait pas avoué par une critique sévère.

Avant d'écrire la vie de S. Siméon Stylite, un Père de l'Eglise s'exprimait en ces termes : « L'univers entier est témoin des prodiges que nous allons raconter ; et cependant nous hésitons de les mettre au jour, de peur de livrer à la publicité des faits qui paraîtront si extraordinaires qu'on sera tenté de les taxer de fabuleux. Toute la vie de notre saint est surnaturelle, et les hommes ont coutume de tout mesurer selon le cours ordinaire des choses de ce monde. Si l'on vient à raconter des merveilles qui passent les bornes des lois communes de la nature, elles sont traitées de fausseté par ceux qui ne sont point initiés dans nos mystères. Mais ce qui nous console, c'est de savoir qu'une multitude innombrable de chrétiens ayant une foi vive et animés de la grâce du S. Esprit, répandus par toute la terre et jusqu'au delà des mers, liront avec bonheur la vie de ce saint ; loin de dédaigner le récit de ses actions surprenantes et merveilleuses, ils les croiront sans hésiter et y admireront l'opération toute-puissante de la grâce ; c'est pour ceux-ci surtout que nous écrivons et que nous

allons commencer l'histoire de cette vie avec joie et confiance (1). »

Les mêmes motifs nous inspirent la même confiance : quoique *la dévotion envers Saint Fiacre ait été de tout temps très-célèbre parmi les fidèles, tant en France qu'ailleurs* (2), et que les nombreux miracles dus à son intercession ayent été justifiés par la plus sévère critique, il se rencontre encore des esprits forts qui blasphèment ce qu'ils ignorent, et rejettent sans examen ce qui est au-dessus du cours ordinaire de la nature. N'y a-t-il pas témérité, et n'est-ce pas s'exposer aux sarcasmes d'un siècle sceptique que de mettre en lumière des prodiges qu'il croirait à peine s'il en était témoin ? Toutefois nous avons pensé, avec le célèbre évêque de Cyr, qu'il valait mieux s'exposer à ces attaques frivoles et injustes, que de laisser dans l'oubli les merveilles de Dieu et de priver les âmes foncièrement vertueuses du fruit qu'elles pourront tirer d'une vie qui n'est pas moins admirable qu'instructive.

(1) Notes et pièces justificatives, n° 1.

(2) La Vie des Saints, par le P. Giry, Vie de Saint Fiacre.

C'est dans cette vue que nous avons formé le dessein de publier cet opuscule, qui sera divisé en deux parties ; dans la première, nous écrirons la vie de saint Fiacre ; dans la deuxième, nous dirons ses miracles.

Le lecteur sera peut-être bien aise de savoir ce qu'ont écrit les historiens qui les premiers ont parlé de ce saint ; d'apprendre certains détails sur le nom qu'on lui a donné en France pendant plusieurs siècles, et de connaître son origine ; enfin, il convient que nous lui indiquions les sources où nous avons puisé nos documents : c'est ce que nous allons faire en peu de mots dans ce préambule.

1. Ce que nous avons trouvé de plus certain dans la vie de S. Fiacre, c'est ce qu'en disent Hildegaire, évêque de Meaux, et Fulconius de Beauvais, sous-diacre de l'église de Meaux, dans la vie de S. Faron, écrite en prose par le premier, et en vers hexamètres par le second.

Hildegaire, qui vivait sous Charles-le-Chauve (823-877) environ 200 ans seulement après S. Fiacre, en parle en ces termes : « Saint

» Faron, évêque de Meaux, dit-il, aimait telle-
 » ment les pieux chrétiens de l'*Ecosse*, qui
 » venaient réclamer un asile chez lui, qu'afin
 » de pratiquer une vie encore plus angélique,
 » il se dessaisissait de ses propres biens pour
 » les leur donner en propriété : aussi quelques-
 » uns de ces fervents fidèles, sauvés des dan-
 » gers du monde en menant une vie pure et
 » innocente sous la protection du vénéré pré-
 » lat, sont morts en odeur de sainteté. Leurs
 » reliques nous protégeront et leurs mérites
 » rendront cette province encore plus illustre
 » dans la suite des siècles. Nous voyons en
 » effet que notre Église de Meaux brille d'un
 » vif éclat dans les Gaules par les prodiges
 » qu'y opère le bienheureux Fèfre. Le saint
 » évêque Faron reçut avec bienveillance
 » l'homme de Dieu qui vint un jour lui
 » demander l'hospitalité, le retint dans son
 » diocèse, et lui donna une de ses vastes
 » propriétés appelée Breuil, où saint Fèfre
 » bâtit un monastère (1). »

Fulconius, qui vivait 400 ans après S. Fiacre, en parle ainsi : « S. Faron, en don-

(1) Notes et pièces justificatives, n° 2.

» nant à S. Fèfre une portion de son héritage,
 » fut cause que celui-ci se sanctifia dans les
 » Gaules ; il le mit en possession de Breuil,
 » où il lui fit bâtir une chapelle. Ce fut là
 » que le saint coula tranquillement ses jours
 » et qu'il s'endormit dans le Seigneur. La
 » province de Meaux est illustrée aujourd'hui
 » par les miracles éclatants de S. Fèfre. (1) »

2. Quant au nom de S. Fiacre, plusieurs auteurs ont prétendu que Fefrus fut son nom propre. La raison qu'ils en donnent est que les deux auteurs que nous venons de citer l'appellent ainsi ; D. Mabillon est de leur sentiment, et Toussaint Duplessis, dans son Histoire de l'Eglise de Meaux (page 53), dit que notre saint fut appelé Fefrus d'un nom irlandais, mais que dans les Gaules, depuis huit cents ans, il n'est connu que sous le nom de Fiacre. Les Bollandistes, au contraire, prétendent que son véritable nom, quand il vint à Meaux, était Fiacre, et que peu de temps après son arrivée dans ces parages, les gens du pays lui donnèrent le nom de *Fefrus*, plus

(1) Notes et pièces justificatives, n° 3.

en harmonie avec les terminaisons de la langue latine, et que d'ailleurs à cette époque ce nom était plus vulgairement usité. Toujours est-il qu'on ne l'a connu que sous le nom de Fefrus jusqu'au xi^e siècle.

3. L'Irlande et l'Ecosse se disputent l'honneur d'avoir donné le jour à S. Fiacre. Voici ce que nous avons trouvé de plus clair pour débrouiller ce fait historique : « Autrefois l'Irlande s'appelait Ecosse : les Scots ou Ecosseis, peuple de cette île, étant venus s'établir dans la partie septentrionale de l'île britannique, vers le iv^e siècle, donnèrent à ce pays le nom de petite Ecosse, pour le distinguer de l'Irlande, qu'ils appelèrent grande Ecosse. Dans la suite, le nom d'Ecosse s'est aboli pour l'Irlande ; il n'est resté qu'à la partie septentrionale de l'île britannique. Au milieu du vi^e siècle, ces peuples reçurent le christianisme de S. Colomban (1). »

« Egilward et le vénérable Bède donnent à l'Irlande le nom d'Ecosse, *Scotia*. Ce der-

(1) Voir les dict. de Trévoux et de Dezobri, art. IRLANDE et ECOSSE.

nier assure que c'est le véritable pays des Ecosais, qui ont passé de cette île dans la grande Bretagne, et les habitants de cette île ont été communément appelés Ecosais, jusqu'aux ix^e et xii^e siècles, que le nom a passé à ceux d'Ecosse, qu'on appelait jusqu'alors *Albanie*; tous les anciens saints et hommes illustres qu'on appelle Ecosais avant le xi^e siècle, sont sortis de cette île (1) ».

Hector Boëthius, dans l'Histoire de l'Ecosse (libr. 9, p. 173), affirme que S. Fiacre fut le second fils d'Eugène IV, roi de ce pays; Jean Leslæus est du même sentiment (lib. 4, *De rebus gestis Scotorum*); mais les Bollandistes sont inclinés à croire que notre saint est originaire d'Irlande. S'il nous est permis d'émettre notre opinion pour concilier les prétentions des Irlandais et des Ecosais, qui se glorifient en même temps d'avoir donné naissance à S. Fiacre, voici ce que nous jugeons être le plus raisonnable. Nous croyons que ce saint est Irlandais d'origine, et

(1) Voir le grand dict. de Moréri, art. IRLANDE.

qu'à l'époque, ou peu de temps après l'époque, où la nation irlandaise alla coloniser l'Albanie, autrement dite petite Ecosse, eut lieu en ce dernier pays la transmigration de la famille de S. Fiacre. Il a donc pu être appelé en même temps Irlandais, étant originaire d'Irlande, et Ecosais à cause du pays d'Ecosse qu'il habitait avec sa famille avant de venir en France.

La raison prépondérante qui nous confirme dans notre opinion, est que les auteurs qui font sortir notre saint d'Irlande avant de venir demeurer en France, ne nous apprennent rien ni du pays qui l'a vu naître, ni de l'auteur de ses jours, ni de l'éducation qu'il a reçue; tandis que les historiens qui ont écrit sa biographie proprement dite, entre autres Surius, éditeur d'un manuscrit où se trouve relatée la Vie de S. Fiacre, en le faisant naître en Écosse, indiquent le nom de son père, citent l'éminent personnage qui lui apprit les éléments des lettres humaines, et nomment le lieu où il reçut une éducation chrétienne, c'est-à-dire Soder, ville épiscopale d'Écosse du temps de notre Saint,

mais qui n'est aujourd'hui qu'un petit bourg, non loin de Glasgow.

Nous ne répéterons pas avec Boëthius et Leslœus que S. Fiacre eut pour père Eugène IV, roi d'Écosse; nous dirons dans sa biographie qu'il fut le fils d'Eugène III, et on pourra s'édifier aux pièces justificatives, n° 4, de la vérité de ce que nous avançons.

4. Ce que nous publions aujourd'hui sur la vie et les miracles de S. Fiacre, est extrait de ce qu'en ont écrit les Bollandistes. Nous avons jugé à propos de nous attacher à ces savants compilateurs, parce qu'ils présentent la plus sûre garantie. On peut dire que, parmi les sommités de l'érudition, on distinguera toujours les auteurs remarquables des *Acta Sanctorum*, au double point de vue de la véridicité et de la critique. Cette histoire universelle, commencée en 1643, à Anvers, par le P. Bollandus, jésuite, et qui est continuée de nos jours par les Pères de la même compagnie, a attiré constamment l'attention du monde savant. « Presque toute l'histoire de

l'Europe, dit Camus, et une partie de celle de l'Orient, depuis le VII^e siècle jusqu'au XIII^e, est dans la vie des personnages auxquels on donna alors le titre de saint; chacun a pu remarquer, en lisant l'histoire, qu'il n'y avait aucun événement, de quelque importance dans l'ordre civil, auquel un évêque, un abbé, un moine ou un saint n'eussent pris part. » — « Ce recueil, dit un biographe, qui renferme une infinité de pièces originales, de diplômes et de dissertations intéressantes pour l'histoire, est purgée des contes ridicules et des fables indécentes dont les anciens légendaires avaient rempli la vie des saints..... Cette collection est très-estimée (1). »

Nous avons donc jugé à propos de faire une nouvelle édition de la vie de S. Fiacre, conformément aux documents qui nous ont été donnés par les Bollandistes; nous avons mis aussi à contribution les deux auteurs qui ont écrit la vie de ce saint, tels que Mabillon, dans son ouvrage intitulé *Acta Sanctorum, S. Benedict.*, et Dom Toussaint Duplessis, dans son *Histoire de l'Eglise de Meaux*. Nous

(1) Michaud, art. BOLLANDUS.

n'avons pas négligé les notes précieuses que Surius nous a fournies dans son livre qui a pour titre *De probatis Sanctorum vitis*; enfin, nous n'avons rien omis de ce qui pouvait rendre cette vie tout à la fois véridique, intéressante et édifiante.

Quant aux miracles, nous avons signalé, à peu de chose près, tous ceux qui ont été insérés dans les *Acta Sanctorum*; la plupart de ces prodiges sont sans date; on en remarquera seulement un ou deux qui portent une date précise. Ceux que rapporte Duplessis, et qui terminent la 2^e partie de l'ouvrage, sont presque tous arrivés dans le 17^e siècle; empreinte de cette couleur de franchise et de simplicité qui est l'expression de la vérité, l'histoire de ces derniers prodiges énonce les noms des heureux fidèles qui se sont ressentis de la protection de ce saint, et porte la date de leur guérison.

Les personnes pieuses qui liront cet essai sur S. Fiacre, étonnées de la vie de cet homme de Dieu qui eut pourtant ses persécuteurs, verront ici, comme dans toutes les vies de saints, l'accomplissement de cette parole de

l'Apôtre : *la vertu se perfectionne dans la souffrance*; et, malgré les persécutions du monde et du démon, elles ne tomberont point dans le découragement; rien ne saura ébranler leur foi et leur constance, assurées que celui qui permet le combat vient au secours du généreux athlète qui l'implore, lui donne la victoire, et lui réserve au ciel la couronne de gloire et d'immortalité.

LA VIE ET LES MIRACLES
DE SAINT FIACRE.

LIVRE I^{er}.

LA VIE DE SAINT FIACRE.

« Rien n'est grand, rien n'est beau comme un saint. La sainteté est le rétablissement de l'ordre dans l'homme ; chaque saint est une parcelle de Jésus-Christ, pour ainsi dire. Si le divin Sauveur s'était peint dans les figures vénérables des anciens patriarches, on peut dire avec autant de raison qu'il s'est reproduit dans nos saints avec la plénitude et la richesse de ses vertus (1). »
En effet, qu'est-ce qu'un saint ? c'est un homme régénéré par les eaux du baptême, attaché à

(1) *Cours élémentaire de liturgie*, à l'usage des séminaires, par un ancien curé, ancien directeur de séminaire ; in-12, Paris, Vivès, 1856, p. 297.

l'Église et à ses enseignements, qui a mis sa confiance en Dieu et a médité sa loi, ce qui a rendu sa volonté inébranlable. Aussi le Seigneur l'a aimé et l'a orné de ses dons. Le juste a été fidèle, il a germé et fleuri comme un lis, il a parfumé le palais du Seigneur de l'odeur de ses vertus ; il a méprisé le monde et toutes ses fallacieuses espérances, il a triomphé des assauts de la chair et du démon, en exerçant sur son corps les saintes rigueurs de la pénitence. Doux et humble, il priait pour ses injustes persécuteurs, il élevait vers le ciel ses mains suppliantes, et le Seigneur l'a exaucé, l'a béni, l'a établi par le pouvoir des miracles sur toute la création ; il l'a préservé des dangers de la séduction, l'a conduit par la voie droite de la justice, et à son dernier jour, il lui a dit : Entre dans mon repos. Il a mis sur sa tête un diadème de pierres précieuses et lui a donné une clarté éternelle.

Tel a été le saint dont nous esquissons la vie.

Saint Fiacre, originaire d'Irlande, était fils d'Eugène III, roi d'Ecosse (1). Ce prince, élevé lui-même dans la piété par S. Colomban, le mit, dès son enfance, avec deux autres de ses enfants, Ferquard et Donevald, sous la conduite de Conan, évêque de Soder, afin qu'il apprit en même

(1) Notes et pièces justificatives, n° 4.

temps de ce sage prélat les maximes de la piété et les éléments des lettres humaines. Fiacre se montra parfaitement docile à ces bonnes instructions ; il connut bientôt que la vanité du siècle, qui fait l'éclat de la cour des princes, était indigne de son affection, et que Dieu méritait qu'il lui donnât tout son cœur. Ces lumières ne demeurèrent point stériles : elles firent une si profonde impression sur sa volonté, que, préférant la gloire d'être uniquement serviteur de Jésus-Christ à tous les honneurs du monde, il résolut d'abandonner la cour du roi son père, pour se retirer dans quelque solitude, à l'abri des tempêtes du siècle. Il communiqua ce généreux dessein à la princesse Sira, sa sœur, et, en lui disant ses sentiments sur le mépris qu'il faisait des plaisirs et des biens de la terre, il lui en inspira de semblables. S'animant l'un l'autre, ils conviennent de renoncer à leur pays et de quitter leurs parents pour aller chercher, dans une région éloignée, une retraite où ils puissent mener une vie cachée et séparée du commerce des mondains. Leur sainte résolution est bientôt suivie de l'exécution. Ils se dérobent de la cour à l'insu du roi, et, accompagnés de quelques jeunes gens qui, comme eux, voulaient se consacrer au service de Dieu, ils se dirigent en toute hâte vers un

port de mer ; trouvant heureusement un vaisseau qui se prépare à faire voile en France, ils montent dessus, et, passant la Manche, ils arrivent en peu de temps en ce royaume.

Ils ne cherchaient qu'un lieu solitaire pour se retirer. Ils en trouvèrent un fort convenable près de Meaux, pour le bonheur et la gloire éternelle de ce diocèse. Ils s'adressèrent donc à S. Faron, qui en était évêque.

• Ce prélat, dit l'auteur anonyme cité par les Bollandistes, reçut avec bienveillance S. Fiacre ; il se sentit pris d'affection pour lui en le voyant, et, pour cultiver son amitié, il lui permit de rester avec lui, tant qu'il voudrait.

• Connaissant à son air et à ses manières que c'était un homme foncièrement religieux : — Je vous prie de ne pas me cacher, lui dit le saint évêque, quelle est votre origine, le lieu de votre naissance, quels sont vos désirs, où vous allez et comment vous vous appelez. — Très-révérend père, lui répondit saint Fiacre, l'Irlande, île des Ecossais, est le lieu d'origine de mes proches et de moi-même : désirant mener une vie solitaire, j'ai quitté ma patrie et mes parents, et je cherche un ermitage pour y passer mes jours en paix. Mon nom est Fiacre.

• Je viens en conséquence me jeter aux pieds

de votre paternité pour la prier de m'accorder la grâce que je sollicite, le lieu de repos que je cherche : si vous avez dans vos parages une forêt loin du tumulte du monde, où je puisse vaquer en paix à la méditation et aux exercices de piété, je vous le demande avec instance, daignez me l'indiquer et m'y donner une place. » — Rempli de joie à cette proposition qui annonçait déjà une haute sainteté dans cet intéressant étranger : — J'ai ici, lui répondit le vénéré prélat, non loin du lieu où nous sommes, un bois qui m'appartient par droit héréditaire ; les habitants de ce pays l'appellent Breuil (1). Je pense que vous trouverez là un endroit bien favorable à la vie solitaire. Si vous désirez le voir, allons-y de ce pas. — Ils se rendent sur-le-champ au lieu solitaire. — Mon frère, ajoute l'évêque, ce bien m'appartient, comme je vous l'ai dit, par droit héréditaire ; si cela vous plait, fixez-y votre demeure, je vous cède en toute propriété autant de terrain qu'il vous sera nécessaire pour pouvoir vous y établir. » A cette bienveillante proposition, le bienheureux Fiacre tombe à ses pieds, et exprimant sa reconnaissance par des larmes de joie : « Mon révérend père, lui répond-il d'une

(1) Breuil, dans la Brie, est environ à deux lieues de Meaux.

voix émue, oui, ce lieu me plaît et me plaît beaucoup; il est pour ainsi dire sacré, se trouvant éloigné de tout commerce avec les hommes, et je l'accepte avec une gratitude bien sentie. »

Une conversation céleste et divine s'engagea alors entre ces pieux personnages, et leurs âmes, dit l'historien, se nourrissaient avec un bonheur ineffable du pain de la parole de Dieu, *sese divini pabuli fomentis reficientes*, lorsque d'autres besoins s'étant fait sentir, ils regagnèrent à pied la ville de Meaux pour prendre ensemble un repas frugal.

Ainsi se passa ce jour si heureux pour le saint étranger. Le lendemain, s'étant prosterné aux pieds du vénéré pontife, il lui demanda sa bénédiction et la permission de se retirer au lieu projeté de sa retraite; ayant obtenu ce qu'il désirait si ardemment, il se rendit avec une joie inexprimable au bois qu'il appelait déjà sacré et qui fut le témoin, pendant de longues années, de son détachement, de ses œuvres de pénitence et de ses larmes, de ses contemplations, de son amour pour Dieu, de sa charité pour le prochain et de ses nombreux prodiges.

La princesse Sira demandait un monastère, où, vivant avec de saintes vierges, elle ne pensait plus qu'à Jésus-Christ, qu'elle avait pris pour

son époux. Le saint évêque, l'accueillant avec bienveillance, la mit en celui dont sainte Fare, sa sœur, était abbesse, lequel fut depuis nommé Faremoutier.

Comme saint Fiacre eut souvent des rapports, pendant sa vie, avec le vénéré prélat dont nous venons de parler, l'intelligence de cette histoire exige que nous fassions une courte digression pour dire quelques mots sur saint Faron, sur sainte Fare et leur famille.

Fils d'Agneric, un des principaux de la cour de Théodebert II, roi d'Austrasie, S. Faron avait pour frères Vualbert et Chalmoald ou Cagnoal; il eut aussi deux sœurs, sainte Agnétude et sainte Fare, célèbre par sa piété. Chalmoald, confié par son père à S. Colomban, opéra plusieurs miracles. Quelque temps après, Vualbert, Chalmoald et leur cousin Agilus furent mis sous la conduite d'Eustache, homme d'une grande doctrine et d'une sainteté remarquable, et qui avait été lui-même le disciple de saint Colomban. A ceux-ci vinrent se joindre plusieurs jeunes gens de familles honorables. Sous un aussi habile maître, ils firent de tels progrès dans la science et dans la vertu, qu'ils fixèrent l'attention: la plupart furent élevés à la dignité épiscopale. Chalmoald devint évêque de Laon en 620; Vualbert fut le

dix-neuvième évêque de Meaux après S. Denis, et S. Faron lui succéda. Ce dernier fut redevable de ses heureux sentiments qui firent de lui un saint, aux insinuations pressantes de sa sœur sainte Fare. N'écoulant que l'inspiration du ciel, cette vierge fervente alla le trouver, pendant qu'il vivait à la cour du roi Clotaire II, et le pressa tellement de quitter le monde et de se consacrer entièrement à Jésus-Christ, qu'on le vit fouler aux pieds les honneurs auxquels son mérite l'avait élevé, renoncer à l'amitié singulière que le roi avait pour lui, se séparer enfin de sa femme Blidéchilde (1), pour recevoir la tonsure cléricale. Ceci se passait l'an 625.

Quatre ans après l'époque dont nous parlons (627), S. Faron fut élevé sur le siège de Meaux. Cette église étant dans un dénûment complet, il la dota de plusieurs riches domaines. Sa générosité était admirable; il avait un cœur si noble et si grand qu'on le voyait pourvoir à la nourriture des pauvres citoyens de Meaux; il secourait de ses deniers même les étrangers et les infortunés condamnés à l'exil. Sur la réputation de sa sainteté, la nation anglaise lui fut toute dévouée. On lui confiait de ce pays des filles

(1) Cette femme se fit religieuse.

d'une haute vertu qu'il s'empressait de placer dans le monastère de sainte Fare, pour conserver leur innocence et les préserver de la corruption du siècle.

Sainte Fare, comme nous l'avons déjà dit, était fille d'Agneric ou Chaneric, l'un des principaux seigneurs du pays de Brie, vivant à la cour du roi Théodebert. Saint Colomban, passant par Meaux, offrit sainte Fare à Dieu; mais, quand elle fut nubile, son père voulait la marier. Elle en tomba malade de chagrin, et, dès qu'elle fut rétablie, elle s'empressa de quitter la maison paternelle pour se consacrer au Seigneur. Saint Eustase étant venu à Meaux, apprit avec peine les vexations dont elle était l'objet; il voulut bien être son protecteur et son médiateur auprès de son père, et le fit enfin consentir à ce qu'elle prit le voile; elle le reçut des mains de Gondalt, évêque de Meaux, et bâtit, des deniers de son père Agneric et de ceux de son frère S. Faron, le monastère de Faremoutier dont elle fut la première abbesse. Elle laissa par testament, en date du *VII* des kalendes de novembre 652, au monastère précité les biens immenses qu'elle possédait soit à Meaux, soit à Paris, dont on peut voir l'instrument, dans le *Gallia Christiana* (1). Elle

(1) *Gall. Chr.*, tome 8, col. 547-548. *Instrumenta eccles. meldens.*

mourut vers l'an 655, âgée de près de 60 ans. On fait sa fête le 7 décembre.

La princesse Sira fut amenée par saint Faron auprès de sainte Fare, son émule dans les voies de la perfection: celle-ci reçut dans sa nombreuse et édifiante communauté, avec un grand épanchement de joie, cette pieuse étrangère, qui se présentait à elle avec toutes les garanties d'une solide vocation. Elle ne se démentit jamais de la ferveur qui l'animait en entrant dans cette maison; elle fit au contraire un tel progrès dans la vie spirituelle, qu'elle devint un parfait exemple de toute sorte de vertus. Bientôt elle fut un fruit mûr pour le ciel; en peu d'années ayant heureusement achevé sa course, elle mourut en réputation de sainteté dans l'abbaye précitée, où elle est honorée comme vierge. Quelques auteurs font mention d'une lettre que cette sainte reçut de son frère, et qui renfermait des maximes de conduite (1). On ne doit pas confondre sainte Sira de Meaux avec celle de Troyes, qui était mariée, et qui vivait dans le troisième siècle (2).

Quant aux jeunes Ecossais qui accompagnèrent S. Fiacre et sa sœur dans leur transmigration, l'histoire n'en parle plus. Mais comme ils se pré-

(1) Voyez Dempster, Leland, Fanner, etc.

(2) Voyez Duplessis, note 30, tome 1, p. 684.

sentèrent à S. Faron en même temps que notre bienheureux, au rapport de l'auteur cité par Surius (1), il est à présumer qu'ils suivirent celui-ci dans la solitude, ou que le pieux évêque leur donna dans quelque endroit de son diocèse un lieu de retraite pour s'y consacrer à Dieu.

S. Fiacre, disions-nous plus haut, voulait avoir un lieu dans la forêt de Fortille, située non loin de Meaux, pour s'y renfermer, afin de ne s'occuper plus qu'à la contemplation des choses célestes, et S. Faron lui accorda une portion de terre: ce bienheureux prince, après avoir défriché une certaine étendue de terrain, s'y construisit une cellule avec un oratoire en l'honneur de la Mère de Dieu, à laquelle, dès son enfance, il portait une singulière dévotion. Il s'y forma aussi un petit jardin qu'il cultivait de ses propres mains. Sa vie était extrêmement austère; il n'y avait que la nécessité ou la charité qui pût lui faire interrompre l'exercice de la prière et de la contemplation.

Notre saint mena dans son ermitage une vie angélique, tant par son application continuelle à Dieu, que par la pratique des vertus, qui soumettent entièrement la chair à l'esprit. Il faisait

(1) *De probatis Sanctorum vitis*, 30. Aug. Vit. S. Fiacrii.

la guerre à ses passions, dont il réprimait les moindres saillies, et il traitait son corps avec autant de sévérité et de rigueur que s'il eût été tout-à-fait insensible. Son histoire dit qu'il y avait en cela de l'excès, et qu'il était un trop cruel ennemi de lui-même : *proprio corpori hostis nimis austerus.*

Il partageait avec les pauvres le fruit de son travail. Guidé par les grandes vertus du christianisme, la charité et la mortification, il mangeait peu, afin d'avoir plus à donner aux pèlerins qu'il recevait avec bonheur en son ermitage ; il employait à leur subsistance tout ce qu'il pouvait amasser, et même il fit bâtir, à quelque distance de sa cellule, une espèce d'hôpital pour les loger.

La réputation de sa sainteté s'étant répandue dans les lieux les plus éloignés, on eut recours à lui pour être assisté dans ses besoins. On lui amena de toutes parts des énergumènes et des infirmes travaillés de diverses sortes de maladies ; et, par la vertu de ses prières et l'imposition de ses mains, il délivra les uns et rendit aux autres une parfaite santé.

S. Chilain, seigneur Irlandais ou Ecosais (1), revenant de Rome où il était allé en pèlerinage,

(1) Quelques auteurs prétendent, dit Surius, que S. Chilain était un frère de S. Faron,

et passant par la Brie, s'arrêta à Meaux. C'était un homme qui unissait à une grande naissance une haute sainteté. Saint Faron, informé du mérite de S. Chilain, et ayant remarqué les grands talents dont la nature et la grâce l'avaient favorisé pour servir utilement l'Eglise, l'ordonna prêtre et l'envoya dans l'Artois pour y prêcher l'évangile. Les populations de cette province furent entièrement converties à Jésus-Christ par ce nouvel apôtre ; il les instruisit dans la foi avec un zèle qui ne se démentit point, et leur persuada de quitter leurs idoles en faisant sous leurs yeux des prodiges surprenants.

Saint Chilain ouït raconter tant de merveilles de la vertu de notre saint solitaire, qu'il eut la curiosité de l'aller voir. Il connut bientôt que le bruit qui courait de sa sainteté n'égalait pas encore ce qui en était, et qu'il cachait beaucoup plus de perfections qu'il n'en laissait paraître aux yeux des hommes. Saint Fiacre fut ravi de la visite d'un si saint personnage. Il eut avec lui des entretiens célestes, qui le confirmèrent dans son dessein de vivre caché aux yeux du monde. Saint Chilain était son proche parent ; mais ils formèrent ensemble une liaison spirituelle qui fut bien plus forte que celle de la chair et du sang, puisqu'elle n'était fondée que sur le désir

qu'ils avaient l'un et l'autre de ne chercher que Jésus-Christ. Ces hommes d'une vertu consommée retirèrent un véritable profit de ce commerce spirituel et de leurs conversations édifiantes ; car celui qui est déjà saint se sanctifie encore davantage dans la société des justes et des parfaits.

Surius raconte que saint Chilain se trouvant un jour à la table de saint Faron, celui qui mettait le couvert cassa un verre par mégarde ; la pâleur paraissait déjà sur son visage, tant il craignait d'avoir encouru un blâme. Saint Chilain s'en étant aperçu, lui fit signe de chercher les fragments du vase brisé et de les lui apporter ; ce qui fut fait à l'instant. Le saint se recueillit, pria avec ferveur, et Dieu, dans sa bonté, opéra le miracle demandé. Le vase revint à son état primitif, et fut remis entre les mains de l'officier qui reconnut combien le Seigneur est admirable dans ses saints et dans toutes ses œuvres, et témoigna au bienheureux sa vive et sincère reconnaissance.

Les prédications de saint Chilain opérèrent de grands fruits, surtout à Arras et dans toute la province de l'Artois, où sa mémoire est encore en grande vénération, et où il est honoré le 15 de novembre (1).

(1) Le Cointe, *Annal.* t. 3, p. 625. — Mabillon, *Acta Sanctor. S. Bened.* t. 2, p. 619.

Le nombre des pèlerins et des pauvres qui venaient implorer la charité de saint Fiacre, augmentant de jour en jour, il se trouva dans l'impuissance de les recevoir tous sans un nouveau secours de saint Faron. Il l'alla trouver pour le prier de lui donner dans la forêt un terrain suffisant pour y semer des légumes, avec lesquels il pût subvenir aux nécessités de ses hôtes. Ce prélat acquiesça à sa demande, et lui accorda auprès de son ermitage autant de terre qu'il pourrait, en creusant lui-même un jour entier, en entourer d'un petit fossé : tout ce qui se trouverait renfermé dans l'étendue de cette circonvallation lui appartiendrait en propre et comme un bien de patrimoine. Dieu permit qu'on lui prescrivit cette condition, afin de faire éclater davantage la sainteté de son serviteur ; car saint Fiacre ne fut pas plus tôt de retour en sa solitude, que, prenant un bâton à la main, après avoir adressé à Dieu une prière pleine de confiance, il traça sur la terre une ligne pour faire le circuit du jardin qu'il désirait ; mais, par un prodige surprenant et presque incroyable, à mesure qu'il avançait, la terre s'ouvrait d'elle-même, et les arbres tombaient de côté et d'autre. Pendant cette merveille, arrive une femme, vulgairement appelée la Bec-

naude (1), qui, ayant vu la terre s'ouvrir à la seule présence de l'homme de Dieu, courut promptement à l'évêque lui dire que cet ermite, qu'il considérait tant, n'était qu'un magicien et un enchanteur, et qu'elle l'avait vu, de ses propres yeux, faire des sortilèges inouïs ; puis, retournant sur ses pas à la forêt, elle entreprit le saint, et, après avoir vomi mille injures atroces contre lui, elle eut l'effronterie de lui interdire son travail au nom de l'évêque de Meaux auquel elle l'avait dénoncé, et de lui déclarer avec fierté que lui-même allait venir pour lui faire défense de passer outre. À ces paroles, saint Fiacre s'arrêta et cessa son travail, quoique fort affligé de cette calomnie ; mais, comme il voulut s'asseoir sur une pierre, pour se reposer en attendant la venue du saint prélat, les prodiges se succédant les uns aux autres, la pierre se creusa d'elle-même en forme de chaise, présentant une surface concave plus commode au saint. On la voit encore dans l'église qui fut, depuis, bâtie en son honneur, où elle se conserve pour servir de monument et de ce prodige et de la bonté divine

(1) On n'a pas oublié dans le pays, dit Mabillon, ni le nom de cette femme, ni sa maison qu'on montre encore aujourd'hui, ou dont on désigne l'emplacement. (*Acta Sanctorum*, S. Benedict. August., tome VI, p. 607.)

qui se manifeste envers ceux qui, travaillés par certaines douleurs et s'y asseyant avec foi, sont guéris de leurs infirmités (1).

Cependant saint Faron arriva, et, voyant la vérité de toutes ces merveilles, il fut encore plus persuadé qu'auparavant du grand mérite et de la sainteté du bienheureux ermite ; il l'en aima plus tendrement que jamais et l'honora depuis, toute sa vie, d'une singulière familiarité.

La malice et l'indiscrétion de cette femme furent cause que saint Fiacre défendit l'approche de son monastère à toutes les femmes ; il demanda même à Dieu que toutes celles qui, à l'avenir, auraient la témérité d'y entrer, fussent punies sur-le-champ de quelque infirmité corporelle : ce qu'il lui accorda et ce qui a été confirmé par plusieurs miracles ; car, une dame de qualité, qui n'ajoutait point foi à ce que l'on disait de cette merveille, voulant faire l'expérience de ce qui arriverait à une femme qui entrerait dans le monastère de notre saint, poussa un jour sa servante dedans ; mais, à l'instant même, la dame qui violait ainsi la clôture, perdit un œil, en punition de son attentat et de son incrédulité ; et les Bollandistes, en citant ce trait, ajoutent que cela

(1) Pièces justificatives, n° 5.

arriva en présence de nombreux témoins. Une femme de Lagny, petit village de la Brie, y ayant seulement mis un pied, il s'enfla tellement que, la tumeur montant en un moment, toute sa jambe devint d'une grosseur prodigieuse. Enfin, une autre femme du faubourg St-Germain de Paris, se moquant de cette défense, y pénétra en 1625 : sur-le-champ elle devint folle et entra dans des fureurs. Grâce aux prières ferventes adressées par ses parents à ce grand saint, ses fureurs se calmèrent, mais elle demeura insensée le reste de sa vie.

Une autre raison de la défense que saint Fiacre fit aux femmes d'entrer dans l'enceinte de son ermitage, c'est que cet article était une règle inviolable chez les moines irlandais. S. Colomban refusa l'entrée de son monastère à la reine Brunehaut, ce qui fut la première cause des persécutions que cette princesse lui suscita (1). Saint Fiacre ne se départit jamais de cette règle tant qu'il vécut ; et l'on voit encore aujourd'hui que par respect pour sa mémoire et dans la crainte d'encourir son indignation et de recevoir une punition éclatante comme ces trois infortunées dont nous venons de parler, les femmes n'entrent

(1) Mabillon, *Act. Sanct. S. Bened.*, t. 2, p. 19, 20, 318.

ni dans le lieu où il demeurait à Breuil, ni dans la chapelle où il fut enterré. Anne d'Autriche, reine de France, y ayant fait un pèlerinage, se contenta de faire sa prière à la porte de son oratoire.

Mais reprenons le fil de notre histoire. Le père de notre saint venait de mourir : Eugène III, successeur de Kenneth I^{er}, était monté sur le trône d'Ecosse en 605. Terrible à l'égard de ceux qui lui résistèrent, il se montra doux et bienveillant à ceux qui se soumirent. Elevé dans la piété par saint Colomban, irlandais, il accueillit avec la plus grande distinction les enfants d'Elfred, roi de Northumberland, qui s'étaient réfugiés auprès de lui, et les fit instruire de la religion chrétienne. Il mourut après seize ans de règne (621), au grand chagrin de ses sujets.

Ferquard I^{er} lui succéda en 622. Mais ayant été dépossédé dans une assemblée d'états, et renfermé dans une prison à cause de son hérésie (1) et de ses débauches, tous les ordres du royaume convinrent de donner la couronne à saint Fiacre, auquel elle appartenait légitimement. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Clotaire II, roi de

(1) Les historiens affirment que ce prince favorisait le pélagianisme.

France (1), pour le supplier d'employer son autorité, afin d'obliger saint Fiacre de retourner en Ecosse, pour gouverner le royaume dont il était l'héritier. Ils se présentèrent d'abord au saint pour s'acquitter de leur mandat : mais celui-ci, préférant sa cellule au trône, répondit qu'il avait renoncé à tous les avantages de la terre, pour s'assurer un bonheur éternel dans le ciel. Dieu fit même un miracle en faveur de son serviteur pour détourner les envoyés de la nation de la pensée qu'ils avaient conçue de l'enlever de force : une plaie hideuse couvrit son corps, c'était la lèpre, à ce que racontent les historiens. A cette vue, ils furent remplis de confusion, et, n'osant pas insister pour avoir son adhésion, appréhendant d'être mal reçus des Ordres de l'Etat, s'ils leur amenaient un prince lépreux pour être placé sur le trône, ils se retirèrent, fort contents de son refus ; mais le saint eut encore plus de joie de demeurer solitaire : sa lèpre, que Dieu ne lui avait envoyée que pour favoriser

(1) Le P. Giry raconte que les ambassadeurs furent envoyés à Clotaire III, roi de France : c'est un anachronisme. Ce prince, roi de Neustrie et de Bourgogne en 656, fut sous la tutelle de sa mère Bathilde et d'Ebrouin, maire du palais. Il mourut en 670, âgé de 18 ans. Quand Forquard 1^{er} fut déposé en 622, Clotaire III n'était pas encore né, pas même son père Clovis II.

son humilité, se dissipa, et son visage reprit sa beauté naturelle.

Le bienheureux passa le reste de sa vie dans son ermitage. Il était vénéré de tous ceux qui se présentaient à son hospice ou à sa cellule. On l'admirait à cause des miracles éclatants que le Seigneur opérail par son intercession. Mais plus Dieu l'élevait, plus aussi le saint tâchait de s'abaisser. A cette humilité profonde il unissait une charité ardente et évangélique ; à l'exemple de l'Apôtre, *il se faisait tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ*. Sa principale occupation était l'exercice de la prière : intimement uni à Dieu, il lui faisait hommage de tout ce qu'il était. Son cœur enflammé d'amour pour lui, et son corps consumé par les austérités et les souffrances, étaient comme deux victimes qu'il offrait en holocauste sur l'autel des sacrifices pour ses propres fautes et pour les péchés des autres.

Une mort précieuse devant Dieu devait couronner une si belle vie. Notre saint s'endormit dans le Seigneur, vers l'an 670, et fut enterré dans la chapelle qu'il avait fait bâtir en l'honneur de la Sainte Vierge.

Les dépouilles sacrées de saint Fiacre demeurèrent dans cette crypte l'espace d'environ 600 ans. Philippe, évêque de Meaux, fit lever son

corps le jour de la Sainte Trinité, l'an 1254, et mit un de ses bras dans un reliquaire. La garde du dépôt sacré fut confiée aux moines de Saint-Faron, de Meaux. Ces pieux religieux de l'ordre de Saint-Benoît entretenrent longtemps deux ou trois prêtres à Breuil pour desservir la chapelle et assister les pèlerins ; mais, en 1515, l'abbé Adam, voulant rendre ce culte plus célèbre et plus solennel, établit dans ce prieuré neuf religieux de son monastère avec un prieur pour y faire le service et y vivre régulièrement en communauté ; ce qui a été observé jusqu'à la Révolution par les religieux de la congrégation de Saint-Maur.

Dans le xve siècle, Louis XI fit don au monastère de Breuil d'une châsse en vermeil pour y placer les reliques du bienheureux ; mais en 1568 le corps de saint Fiacre fut enlevé, par ordre de l'évêque, du lieu précité, et religieusement transporté dans l'église cathédrale de Meaux pour le mettre à l'abri des profanations des huguenots, qui avaient déclaré une guerre sacrilège aux reliques des saints. Mgr Jean de Belleau, évêque de Meaux, fit solennellement l'ouverture de la châsse de saint Fiacre le 6 octobre de l'an 1695, et en tira une partie des reliques qu'il envoya au grand-duc de Toscane. Ce prince les

unit à d'autres reliques du même saint, que les souverains ses prédécesseurs avaient reçues en 1527, et les fit placer dans un reliquaire magnifique ; il déposa ce trésor sacré dans une chapelle qu'il fit bâtir à Toppaia, une de ses maisons de campagne, à quelques milles de Florence.

Les moines du prieuré de Saint-Fiacre, près de Meaux, renouvelèrent souvent leurs sollicitations pour recouvrer le corps du bienheureux depuis que le motif de sa translation à la cathédrale n'existait plus ; elles furent toujours inutiles. Toutefois, pour leur propre consolation, Mgr Seguier, évêque de Meaux, leur accorda une vertèbre du dos du saint dans un reliquaire d'argent dont il leur fit présent.

La châsse de saint Fiacre, contenant ses reliques et celles d'autres saints, entre autres celles de saint Chilaïn, est toujours dans la cathédrale de Meaux. On la descend dans les temps de calamité publique. On l'a descendue en 1852 et en 1849, au moment où le choléra exerçait d'affreux ravages dans la ville de Meaux (1).

L'on montrait encore des reliques de S. Fiacre, avant la Révolution, dans quelques églises de Paris ; comme au Val-de-Grâce, à Sainte-Cathe-

(1) Vie des Saints, par le P. Giry, t. III, notes 28 et 29, colonne 1501.

rinc-de-la-Couture, chez les chanoines réguliers, à Saint-Eloy-des-Barnabites.

M. l'abbé Jaumard, actuellement curé de Caderousse, diocèse d'Avignon, désirant doter l'église d'Aubignan d'une relique de S. Fiacre, pendant qu'il était recteur de cette paroisse (1844), s'adressa à cet effet à Mgr Allou, évêque de Meaux. Ayant été assez heureux pour en obtenir une parcelle de la générosité du vénéré prélat, il s'empressa de l'exposer à la vénération des fidèles ; et depuis lors, tous les ans, ses successeurs la font baiser aux pieux chrétiens indigènes et étrangers qui accourent à la fête ; ils la déposent ensuite devant la statue du saint, que l'on porte avec le plus grand respect et le plus vif enthousiasme à la procession qu'on fait dans la paroisse le dimanche après le 50 août (1).

Parmi les nombreuses confréries établies en divers lieux pour rendre un plus grand honneur à notre saint, on distingue celles de Meaux et de Saint-Fiacre. Les chanoines de Meaux, l'an 1657, avaient fait présent de l'une des vertèbres du saint au cardinal de Richelieu ; elle fut déposée dans l'église Saint-Josse, à Paris, l'an 1671, par la piété de la duchesse d'Aiguillon, pour la

(1) Pièces justificatives, n° 6.

confrérie qui y était établie en l'honneur de notre bienheureux. Cette confrérie est très-ancienne, et, depuis Charles VI (1368-1422), qui voulut y être enrôlé avec toute sa maison royale, les rois de France se sont fait gloire d'en faire partie. Citons, entre autres, Louis XIV qui, pendant la régence de la reine sa mère, signala les premières années de son règne par cet acte de piété. Le lieu où se trouve à présent la chapelle de cette confrérie, était autrefois un hôpital, dans lequel on tient, par tradition immémoriale, que saint Fiacre logea, en arrivant d'Écosse, sous un habit inconnu, et qu'il fit le premier essai de la vie plus angélique qu'humaine qu'il voulait embrasser.

Une confrérie célèbre en l'honneur de saint Fiacre existait à Aubignan, avant la Révolution. Des registres conservés dans les archives du presbytère font foi qu'un très-grand nombre de fidèles s'y enrôlait tous les ans, tant de la paroisse que des pays environnants. Le pape Clément X avait enrichi ladite confrérie de nombreuses indulgences, par un décret en date du 16 juillet 1676, dont voici la teneur :

Indulgences perpétuelles concédées par N. S. P. le Pape Clément X à la pieuse confrérie de Saint-Fiacre, érigée dans l'église paroissiale du lieu d'Aubignan, diocèse d'Orange.

« Clément, Pape, X^e de nom. Pour en perpétuer le souvenir. Ayant appris qu'en l'église paroissiale du lieu d'Aubignan, il existait une pieuse confrérie de fidèles chrétiens, érigée sous le nom de S. Fiacre, dont tous les confrères et confrères ont coutume d'exercer plusieurs œuvres de charité et de religion ; Nous, afin que ladite confrérie puisse s'accroître davantage de jour en jour, Nous confiant en la miséricorde et la toute-puissance de Dieu, par l'Autorité des bienheureux apôtres S. Pierre et S. Paul, concédons une indulgence plénière à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, le jour qu'ils entreront en cette confrérie, pourvu qu'audit jour ils reçoivent la sainte communion, après une bonne et sincère confession.

» A ceux qui, déjà inscrits en la confrérie précitée, ou qui s'y feront inscrire, Nous accordons une indulgence plénière à l'article de la mort, pourvu qu'ils aient un vrai repentir de leurs péchés, qu'ils s'en soient confessés et qu'ils aient communié, ou, ne pouvant le faire, qu'ils en

aient eu le désir ; et qui, pénétrés de douleur à la vue de leurs fautes, invoqueront dévotement le nom de Jésus, ou, s'ils ne peuvent le faire de bouche, feront cette invocation du fond du cœur.

» Nous concédons miséricordieusement dès à présent et dans la suite indulgence plénière et rémission de tous leurs péchés aux confrères et confrères qui, ayant un grand regret de leurs fautes, s'en étant confessés et ayant fait la sainte communion, visiteront ladite chapelle le trente août, fête du saint, depuis les premières vêpres jusqu'au coucher du soleil du lendemain, et là prieront pour la paix et la concorde entre les princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de notre mère la sainte Eglise.

» De plus, Nous concédons sept ans et sept quarantaines d'indulgence aux mêmes confrères qui, s'étant confessés avec de véritables sentiments de pénitence et ayant reçu la sainte Eucharistie, visiteront ladite église ou chapelle aux quatre fêtes de l'année, à savoir pour la fête du saint, le dimanche de l'octave, le jour de la Nativité de Notre-Seigneur et le jour de la Pentecôte, y priant aux fins ci-dessus énoncées.

» Et toutes les fois que les confrères ou confrères assisteront aux messes et divins offices qui se célébreront dès à présent et à l'avenir en

atmosphère viciée, et malgré nous, et sans nous en rendre compte, nous en aspirons les pernicieuses émanations.

On ne saurait expliquer autrement la cessation des miracles ou une sorte d'arrêt dans les bienfaits du Seigneur.

A notre époque cependant, dira-t-on, malgré l'affaiblissement de la foi, la Sainte-Vierge prodigue ses faveurs à Lourdes.

Oui, la grotte de Lourdes est illustrée par beaucoup de prodiges, parce que, selon le désir exprimé par la Sainte-Vierge, il faut qu'elle soit honorée dans ce lieu ; or, les miracles sollicitent le culte.

Il était nécessaire que le lieu de l'apparition fût consacré par des prodiges, afin d'entraîner la croyance des peuples. Et, à vrai dire, les favoris de la Sainte-Vierge se distinguent par les élans de la foi primitive, et ils en trouvent la récompense.

Mais notre malheureuse Brie, qui ne compte que quelques âmes échappées au torrent de l'irréligion, peut-elle espérer des guérisons miraculeuses, lorsqu'elle refuse de réclamer la principale et la plus nécessaire, la guérison de sa cécité spirituelle, grâce que Dieu est tout disposé à lui accorder lorsqu'elle voudra bien la lui demander ?

Par une conséquence nécessaire de cet engourdissement des âmes, de ce relâchement dans la

piété, ne voyons-nous pas une diminution évidente des bienfaits temporels de la Providence ?

Demandons au bon Dieu pourquoi il frappe les produits de la terre de fléaux jusqu'ici inconnus, et qui tendent à s'augmenter. Il nous répondra : « Faites pénitence, car la cognée est à la racine de l'arbre. »

Pour confirmer les âmes fidèles dans la juste confiance qu'elles ont aux mérites de saint Fiacre, nous allons faire le récit de quelques anciens miracles, tirés des actes des saints de l'ordre de Saint-Benoit. Nous y ajouterons quelques-uns des prodiges plus récents que la bonne foi et l'équité naturelle ne pourront révoquer en doute.

I. — Un homme d'un village, appelé Montiac, qui avait deux enfants malades et que la médecine laissait sans espérance, les amenait au tombeau de saint Fiacre. En passant à Meaux sur un pont qu'on appelait le *Pont raide*, à cause de la difficulté du passage, le cheval qui les portait fit un faux pas et renversa ses trois cavaliers dans la Marne. Le père crie : *Saint Fiacre, aidez-nous ! Saint Fiacre, assistez-nous !* Aussitôt, ils se sentent portés au bord de l'eau, et les deux enfants se trouvent parfaitement guéris. Tous trois vinrent au tombeau de saint Fiacre le remercier, publier ce bienfait et assurer que saint Fiacre leur avait apparu et les avait délivrés du danger où ils se trouvaient.

LIVRE II.

LES MIRACLES DE SAINT FIACRE.

Nous avons à parcourir, dans la deuxième partie de cette vie, la longue suite des grâces prodigieuses dont la piété des fidèles se proclame redevable à saint Fiacre. Mais, avant de les déduire, qu'il nous soit permis de présenter au lecteur un aperçu pour établir la puissance du miracle. Nous essayerons de prouver 1° que la raison elle-même reconnaît que Dieu peut à son gré faire des miracles ; 2° que ces événements contraires aux lois de la nature servent à confirmer une doctrine et à prouver la divinité d'une religion ; 3° que le christianisme ne s'est établi que par des prodiges, et que le don des miracles n'a pas été borné à la mission et à la prédication des Apôtres, mais qu'il s'est perpétué jusqu'à nos jours dans l'Eglise et qu'il y restera jusqu'à la fin des siècles.

Un miracle est un fait contraire aux lois de la nature, et qui ne peut être produit par une cause naturelle.

Douter que Dieu ne puisse faire des miracles, c'est évidemment douter de sa puissance et devenir athée. En établissant les lois de la nature, l'Ordonnateur suprême n'a pu s'interdire le droit d'y déroger, ou par lui-même, ou par ces hommes qu'il a établis les dépositaires de sa puissance. Aussi les miracles, accusant l'intervention de Dieu, servent à confirmer une doctrine, et à prouver la divinité d'une religion.

Lorsque Moïse demande au Seigneur comment il pourra convaincre les Hébreux de sa mission, Dieu lui donne le pouvoir d'opérer des miracles, et lui dit : « Va, je serai dans ta bouche, et je t'enseignerai ce qu'il faudra dire (1). » Moïse obéit, et c'est à la vue de ses miracles que les Israélites croient à sa mission, et que le roi d'Égypte est forcé enfin de se rendre.

C'est aussi à la vue du premier des miracles de Jésus-Christ que ses disciples crurent en lui (2). Lorsque Jean-Baptiste lui envoya deux de ses disciples pour lui demander : « Etes-vous celui qui doit venir, ou faut-il en attendre un autre ? » Jésus opéra plusieurs guérisons miraculeuses en leur présence, et répondit : « Allez dire à Jean ce

(1) Exod. IV, 1-12.

(2) Joann. II, 11.

» que vous avez vu (1). » Souvent il dit aux Juifs : « Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. Si vous ne voulez pas me croire, croyez à mes œuvres (2). »

Au moment de quitter ses Apôtres, Jésus-Christ leur donne le pouvoir d'opérer des miracles pour prouver leur mission (3). Saint Pierre déclare que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, qu'il est ressuscité, qu'il faut croire en Lui pour être sauvé, que lui et ses collègues en sont des témoins fidèles, et il le prouve par le miracle qu'il venait d'opérer, en guérissant un homme impotent depuis sa naissance (4). Saint Paul dit qu'il a fondé sa prédication, non sur les raisonnements de la sagesse humaine, mais sur les dons du Saint-Esprit et sur une puissance surnaturelle (5), que les signes de son apostolat ont été les prodiges et les miracles qu'il a opérés (6).

Le christianisme ne s'est établi que par des miracles. On connaît l'argument qu'a fait S. Augustin pour prouver que, de quelque manière

(1) Luc. VII, 19.

(2) Joann. X, 25, 38.

(3) Marc. XIX, 15 et seq.

(4) Act. III, 13 et seq.

(5) I. Cor. II, 4.

(6) II. Cor. XII, 12.

qu'on s'y prenne, il faut nécessairement admettre des miracles dans l'établissement du christianisme. « Qu les Apôtres, dit-il, ont fait des miracles pour persuader aux juifs et aux payens les mystères et les événements surnaturels qu'ils prêchaient ; ou les peuples ont cru, sans être témoins d'aucun miracle, les choses du monde qui devaient leur paraître les plus incroyables ; dans ce dernier cas, leur foi même est le plus grand des miracles (1). »

Le don des miracles n'a pas été borné à la mission et à la prédication des Apôtres : S. Paul atteste ou du moins suppose qu'il était commun parmi les fidèles (2) ; et les Pères de l'Eglise sont témoins qu'il a continué dans les siècles suivants.

Saint Justin atteste que les démons sont chassés au nom de Jésus-Christ, et que l'esprit prophétique a passé des juifs aux chrétiens (3). S. Irénée ajoute que plusieurs guérissent les maladies par l'imposition des mains, et que quelques-uns ont ressuscité des morts (4). Tertullien prend à témoin les païens du pouvoir qu'ont les chrétiens

(1) De Civit. Dei, lib. XXII, cap. 5.

(2) I. Corinth. XII, XIII, XIV.

(3) Apol. 2, n° 6. Dial. cum Tryph. n° 82.

(4) Advers. hæres. lib. 2, c. 56 et 57.

de chasser les démons (1). Origène atteste qu'il a vu plusieurs malades guéris par l'invocation du nom de Jésus-Christ, et par le signe de la croix (2). Eusèbe (3), Lactance (4), S. Grégoire de Nazianze et Théodoret rendent le même témoignage. Saint Grégoire de Néocésarée fut nommé *Thaumaturge*, à cause du grand nombre de miracles qu'il fit pendant sa vie. Saint Ambroise rapporte, comme témoin oculaire, les prodiges opérés au tombeau des saints martyrs Gervais et Protas ; et saint Augustin, ceux qui se faisaient de son temps par les reliques de S. Etienne (5).

Quant aux prodiges qui se sont opérés dans tous les siècles jusqu'à nos jours, deux monuments les attestent avec un retentissement qui éveille l'homme instruit et de bonne foi, et avec un éclat qui frappe les yeux du peuple le plus incrédule : nous voulons parler de l'histoire, qui a enregistré les premiers dans ses pages, et les nombreux ex-voto qui, en décorant les sanctuaires élevés en l'honneur de Jésus-Christ, de ses saints et surtout de la Sainte Vierge, publient

(1) Apol. c. 23, ad Scapulam, c. 2.

(2) *Contrà Cels.*, lib. 3, n° 24.

(3) *Demonstr. evang.* l. 3, p. 109 et 132.

(4) *Divin. inst.*, l. 4, c. 27.

(5) L. 22, de Civit. Dei, c. 8, etc.

les autres miracles et proclament la puissance de la prière animée par la foi. Hâtons-nous d'ajouter que ce don des miracles sera permanent dans l'Eglise, parce que Jésus-Christ, *dont la parole ne passera point*, a promis aux fondateurs du christianisme qu'il serait avec eux et avec leurs successeurs jusqu'à la consommation des siècles.

Le plus grand nombre des prodiges mentionnés dans les Vies des Saints a été incontesté par la critique la plus minutieuse, et ceux que nous offrons à la piété chrétienne, extraits des Bollandistes, ces juges si sévères, présentent toutes les garanties de vérité qu'on peut demander, soit de la bonne foi de ceux en faveur de qui ils ont été opérés, soit du jugement des historiens qui les ont écrits.

Nous divisons ce livre, comme ont fait les savants collecteurs précités, en plusieurs chapitres, à la tête de chacun desquels se trouvera l'énoncé des prodiges particuliers qui y seront relatés.

acquitteront, chaque année, une messe d'actions de grâces pour sa guérison. Il ajoute que, pour le même motif, il a donné à l'église de Saint-Fiacre l'image du saint et celle de sainte Syre.

Combien de guérisons ajoutées à celles que nous venons de rapporter pourrions-nous raconter, si nous ne craignons de fatiguer le lecteur par le récit des misères humaines. Cependant la piété, la confiance envers saint Fiacre y trouveront un nouvel aliment de foi et d'espérance dans la pensée que notre saint anachorète n'a pas une puissance surannée, et qu'il la manifeste encore bien des fois, malgré l'indifférence profonde de nos populations. Depuis vingt-neuf ans que nous voyons de près l'assistance de saint Fiacre, nous pouvons témoigner que de réelles faveurs ont été obtenues par son intercession.

C'est un père, c'est une mère qui viennent réclamer la guérison de leur enfant très malade, et quelques mois, quelques semaines après, ils reviennent témoigner leur reconnaissance. C'est une petite fille, dont les yeux sont fatigués par le mal et les remèdes, qui recouvre la vue en recourant à l'eau de la fontaine.

C'est un jeune enfant de la maîtrise de Meaux qui distingue à peine les objets qui l'entourent. Sur le conseil de son directeur, il se lave les yeux

avec l'eau de Saint-Fiacre, et aussitôt il s'écrie : Je vois, je suis guéri.

C'est une femme retenue chez elle et n'osant se présenter en société, à cause d'une sorte de lèpre qui lui couvre le corps tout entier. Point de repos, point de sommeil, point d'appétit. Son mari fait pour elle le pèlerinage de Saint-Fiacre; il emporte de l'eau pour la malade, et dans la neuvaine la pauvre patiente avait retrouvé le repos, l'appétit, la santé.

Une autre femme d'un pays éloigné nous écrivait dernièrement pour nous faire part de son bonheur d'avoir été non-seulement soulagée, mais entièrement guérie d'un mauvais mal, que la science médicale avait regardé comme incurable. Elle nous adressait en même temps l'offrande de la reconnaissance et nous priaît de lui dire une messe d'actions de grâces.

M^{lle} V. L... est une fille dont l'âge déjà avancé ne refroidit pas la ferveur envers saint Fiacre. Il est rare de voir le culte à l'égard d'un saint entrer aussi profondément dans les convictions religieuses. Sa dévotion pour le saint ermite l'avait portée, en 1865, à entrer comme domestique au presbytère de Saint-Fiacre, si l'on peut appeler domestique une personne si dévouée aux intérêts du culte de saint Fiacre, qu'elle mettait à ses services une double condition : la première, qu'ils seraient gratuits, et la seconde, qu'elle ferait pour

toutes les recherches que l'on fit furent infructueuses. Quand presque tout le monde eut quitté ces lieux témoins de la plus poignante douleur, et que le silence de la nuit eut succédé aux cris et à la désolation, l'une de ces mères, ne pouvant se résoudre à s'éloigner du rivage, regardait avec effroi ces eaux cruelles qui lui cachaient l'objet de son amour. Tout à coup une bonne pensée se présente à son esprit, et l'espérance de la foi la fait tressaillir : « Grand saint Fiacre, » s'écrie-t-elle, beaucoup de personnes m'ont » parlé de l'immense crédit que vous avez auprès » de Dieu, et moi-même j'en ai fait l'heureuse » expérience ; car m'étant rendue, il n'y a pas » longtemps, à votre monastère, faible, languis- » sante et bien malade, par le suffrage de vos » prières, j'ai été rendue à la santé. Je vous de- » mande, en ce moment, une autre grâce, que » vous pouvez m'obtenir d'un Dieu rempli de » bonté et de miséricorde ; dites-lui que de même » qu'il a ressuscité Lazare mort depuis quatre » jours, il daigne me rendre sains et saufs mes » enfants et ceux d'un autre mère infortunée. » Après ces mots, elle s'exclama avec une foi ardente : « Grand saint Fiacre, montrez combien » vous êtes puissant auprès de Dieu ! que nous » éprouvions les effets de votre protection à cette

» heure ! Par la grâce dont Dieu vous favorise, » rendez-nous nos enfants ! » Ce cri de la femme monta jusqu'au ciel. Aussitôt on vit sortir du fond des abîmes tous ces enfants pleins de vie et de santé. Etant venus à bord, on leur adresse mille questions. Tous attestent que, par leur imprudence, ils s'étaient noyés ; qu'ayant roulé jusqu'au fond de la rivière, quatre démons les avaient incontinent saisis et enchaînés ; mais qu'enfin saint Fiacre étant venu à leur secours, les avait délivrés et sauvés du naufrage. Au récit d'un tel prodige, le peuple fit éclater sa joie, et tous glorifièrent le saint nom de Dieu.

CHAPITRE II.

S. Fiacre guérit plusieurs femmes de diverses maladies.

1. Une femme, demeurant près de Bréteuil, dans le Beauvoisis, était gravement malade et se trouvait tourmentée d'atroces douleurs. Ayant appris de diverses personnes que Dieu opérât plusieurs guérisons miraculeuses par l'intercession de notre saint, elle prit dès-lors la pieuse

habitude de l'invoquer souvent, et elle implorait avec une grande ferveur son puissant secours. Ayant résolu de faire le pèlerinage du tombeau du Bienheureux, elle se mit en chemin ; il n'y avait plus qu'une petite distance à parcourir pour arriver au but de son voyage, lorsqu'elle se sentit monter à la gorge quelque chose qui la provoquait au vomissement. Après avoir fait quelques efforts pour s'en débarrasser, elle vomit une couleuvre : *Immanem*, dit le texte, *enormen, et horribilem, aspectuque terribilem evomuit colubrem* (1). Après quoi, grâce à l'intercession de S. Fiacre, elle fut entièrement guérie et jouit d'une parfaite santé.

2. Une autre femme de Mont-Lehéry (Seine-et-Oise), se trouvait remplie d'humeurs superflues et peccantes ; travaillée par des douleurs atroces, elle portait une maladie inconnue, et son ventre s'était enflé d'une manière prodigieuse. Dès qu'elle eut fait vœu d'aller à Saint-Fiacre, elle se trouva subitement guérie. Accompagnée

(1) Bolland. loc. cit., cap. III, p. 608. — Le docteur Tissot, dans son livre intitulé : *Avis au peuple sur sa santé*, citant, au chap. 28^e, certains cas de guérison naturelle de personnes fatiguées par des corps arrêtés dans l'estomac, dit aussi que d'autres y ont perdu la vie. Mais dans la guérison de la femme précitée, comme dans la suivante, on voit évidemment l'intervention divine.

de ses nombreuses voisines qui lui étaient toutes dévouées, elle se rendit au tombeau vénéré pour s'acquitter de son vœu. « Elle nous racontait, dit l'auteur de la relation, en présence de ses amies qui confirmaient son récit de leur témoignage, qu'après avoir essayé, mais en vain, de plusieurs remèdes pour se délivrer de son infirmité inouïe, ayant consulté plusieurs médecins qui tous désespéraient de sa guérison, elle fit un vœu à saint Fiacre ; et qu'aussitôt après elle avait rendu un crapaud énorme, et qu'elle avait obtenu, par l'intercession de ce grand saint, une santé florissante. »

5. Une dame de Soissons était atteinte de douleurs rhumatismales tellement graves, qu'elle ne pouvait quitter sa couche et n'avait pas seulement la force de porter sa main à la bouche ; tous ses membres étaient paralysés. Jouissant d'une belle fortune, elle faisait de temps en temps des présents aux médecins de la localité, dans l'espérance qu'ils emploieraient tout leur art et mettraient tous leurs soins à la soulager. Mais le mal faisant à chaque instant de nouveaux progrès, abandonnée des médecins, privée de l'usage de tous ses membres, elle se tourna vers Dieu et implora avec une vive foi sa miséricorde. Un jour elle fit

faire un cierge d'une longueur égale à celle de son corps, et ordonna qu'il fût porté au monastère de Saint-Fiacre.

Au moment où son domestique faisait l'offrande de ce cierge à l'autel du saint, cette femme s'endormit dans sa maison. Saint Fiacre lui apparut alors tenant un cierge à la main, et lui dit : « Je viens vous guérir de votre infirmité ; » et, ayant fait sur elle le signe de la croix, il disparut. Elle s'éveille aussitôt, se sent entièrement rétablie, et jouissant de l'usage de ses membres, elle se lève, se promène dans sa maison, appelle ses voisins et leur apprend la bonne nouvelle de sa guérison opérée par saint Fiacre. Le lendemain son serviteur arrive, et lui ayant demandé à quelle heure il avait offert le cierge, elle reconnut que ce fut au moment où l'offrande avait été faite que S. Fiacre était venu la guérir.

4. Une femme de la Bourgogne étant venue prier au monastère de Saint-Fiacre, nous raconta, dit l'auteur de la relation, en répandant un torrent de larmes, sa guérison miraculeuse d'une longue maladie par l'intercession de ce grand saint. « Pendant sept ans, dit-elle, un flux de sang me minait ; rien ne pouvait l'arrêter, les médecins avaient employé tout leur art, et

» ç'avait été sans succès. Un jour je donnai l'hospitalité à une jeune femme qui demandait l'aumône, et elle me dit que saint Fiacre l'avait guérie d'une maladie semblable à celle que je portais. Je lui demandai si ce saint jouissait d'un grand crédit auprès de Dieu, et quelles étaient les infirmités dont il délivrait. Elle répondit : J'ai appris par expérience que S. Fiacre peut tout auprès de Dieu. Il guérit de la fièvre, de la langueur, il rend la santé à tous ceux qui sont travaillés de quelque infirmité :

» Si ce que vous dites là est vrai, répliquai-je, son pouvoir est plus étendu et plus efficace que celui de tous les médecins. Si j'avais connu plus tôt ce grand saint, je ne me serais pas adressée aux hommes de l'art ; mais dès à présent je ne consulterai pas d'autre médecin, à lui seul je confierai le soin de mon corps. Cette bonne femme ajouta : invoquez-le, et implorez son secours avec une vive foi et une tendre dévotion. A ce pieux encouragement je versai un torrent de larmes, et je m'écriai : Saint Fiacre, vénérable confesseur de la foi, consolateur compatissant de ceux qui souffrent des misères, délivrez-moi de mon infirmité. Je n'avais pas achevé ces mots que le flux de sang s'arrêta, la maladie disparut entièrement, et, grâce au cré-

» dit de saint Fiacre, je me vis rétablie en parfaite santé. »

Cette femme, une fois guérie, se fit l'apôtre de la dévotion à saint Fiacre, et la propagea de tout son pouvoir. La première personne qu'elle y attira fut son propre frère, qui était malade de la pierre. Celui-ci, vaincu par les prières et les sollicitations de sa sœur, fit, au milieu des atroces douleurs qu'il souffrait, un vœu à saint Fiacre, et aussitôt, en présence de nombreux témoins, il fit un calcul de la grosseur d'un œuf de colombe, et il fut instantanément guéri.

CHAPITRE III.

Saint Fiacre guérit un estropié.

A Rouen il y avait une veuve, pauvre des biens de la fortune, il est vrai, mais riche en vertus et en sainteté. Pendant que son fils coupait du bois dans une forêt, l'instrument tranchant dont il se servait vint tout à coup atteindre son pied et lui fit une grave blessure. Cet infortuné jeune homme souffrait des douleurs atroces et incés-

santes, et les cris qu'il poussait transperçaient le cœur de sa mère. Elle confia l'objet de ses légitimes affections au médecin le plus habile de la localité; celui-ci employa pour le guérir toutes les ressources de l'art. Les emplâtres qui furent appliqués par ses soins sur la partie malade, loin de le soulager, firent enfler considérablement le pied, où la putréfaction se manifesta bientôt. Le médecin, voyant qu'il ne pouvait le délivrer de ce mal, déclara, sous forme de conseil, que pour sauver la vie à ce jeune homme, il fallait lui faire l'amputation du pied. Au mot d'amputation cette femme se mit à pousser des sanglots; tout le pays retentit de ses cris déchirants: « Que je suis » malheureuse, s'exclamait-elle, d'avoir mis au » monde un enfant pour le voir souffrir...! » A ses lamentations toutes les personnes du voisinage accoururent et tâchèrent de la consoler.

Parmi ceux qui furent attirés par ses cris, on vit accourir une femme délivrée depuis peu, par les prières de saint Fiacre, d'une grave infirmité dont elle était atteinte. La foi qui l'animait et le bruit qu'elle entendait provenant de la voix perçante d'une femme, furent cause qu'elle se hâta d'arriver auprès de cette infortunée. Dès qu'elle eut connaissance du sujet de sa douleur: « Ras- » surez-vous, ma bonne, lui dit-elle, ne pleurez

» plus ; j'ai entendu une foule de personnes me
 » raconter les choses les plus admirables de saint
 » Fiacre ; ce saint les a guéries de toutes les ma-
 » ladies et fâcheux accidents pour lesquels elles
 » ont eu recours à lui. Ecoutez-moi, et suivez
 » mon conseil ; il sera salutaire pour vous et pour
 » votre fils. Vouez-le à saint Fiacre, qu'il se
 » déclare le serviteur et le pieux esclave de ce
 » grand saint ; que tous les ans, sa vie durant,
 » il lui paye quatre deniers et qu'il célèbre sa
 » fête avec piété et religion. Si vous faites ce que
 » je vous dis, je vous certifie que bientôt votre
 » fils vous sera rendu sain et sauf. »

De sa couche de douleur, le pauvre malade écoutait cette conversation qui l'intéressait de si près ; à peine fut-elle finie qu'il s'adressa à la femme étrangère en ces termes : « Soyez bénie, »
 » brave femme, et que vos paroles soient aujourd'hui pour moi des paroles de bénédiction.
 » Oui, selon votre conseil, dès à présent je me voue à saint Fiacre et me reconnais son serviteur. » Ayant dit cela, il congédia son médecin et se mit entièrement sous la sauvegarde du bienheureux. Puis on l'entendit pousser de gros soupirs et s'écrier en répandant des larmes abondantes : « Saint Fiacre, puissant ami »
 » de Dieu, doux espoir des pauvres, tendre con-

» solateur des affligés, vous qui guérissez avec
 » bonté tous les malades qui vous implorent,
 » soyez, je vous en conjure, mon protecteur et
 » mon consolateur dans la nécessité pressante où
 » je me trouve. Vous seul, après Dieu, serez mon
 » médecin et ma médecine ; et puisque vous venez
 » au secours de tous ceux qui vous invoquent
 » dans leurs tribulations, j'espère que je ne serai pas le seul privé de vos bienfaits. Secourez-moi au plus tôt, ayez pitié de moi ; je me recommande à vous, je me jette avec confiance à vos pieds, je vous remets le soin de mon âme et de mon corps. Qu'il me soit fait selon le bon plaisir de Dieu et selon votre bon plaisir ! » Une prière si confiante et si ardente ne pouvait manquer d'être exaucée. Un mieux sensible se manifesta instantanément. Un doux repos succéda à des agitations inquiétantes ; enfin, peu de jours après, par les mérites et l'intercession du saint, il recouvra la santé, et il ne resta aucun vestige de son mal.

CHAPITRE IV.

Plusieurs guérisons du polype et du fic opérées
par saint Fiacre.

1. Un homme d'Amiens eut un polype qui peu à peu arriva à la grosseur d'un œuf ordinaire. Cette tumeur horrible à voir et d'une odeur fétide était fixée à son nez ; elle gênait les canaux de la respiration au point que, lorsqu'il aspirait ou respirait à chaque instant, on croyait entendre le cri d'une oie. *Morbus siquidem*, dit le texte, *vias spiritûs ità intercluserat, ut cum inspirandi et respirandi frequentaret vices, vocem anseris videretur emittere* (1). On ne pouvait le supporter nulle part, surtout à cause de l'écoulement continuel des humeurs qui sortaient de la partie malade. Il ne l'ignorait pas lui-même ; voilà pourquoi il fuyait la société et se dérobaît à tous les yeux. La Providence lui laissa pourtant une amie intime dans la personne de sa sœur qui se dévoua à le servir, pendant que tout le monde le fuyait.

(1) Bolland. Acta S. Fiacrii, erem. confess., t. VI, cap. IV, page 610.

Se voyant sur la terre un objet d'horreur et de mépris, il tourna ses regards vers le ciel, se mit sous le patronage de saint Fiacre, et alla à son tombeau à pied. En approchant de ce lieu de bénédiction, on ne saurait exprimer l'ardeur des prières qu'il fit, poussant des sanglots, répandant un torrent de larmes. Arrivé auprès des reliques du saint, accablé de douleur et harassé de fatigue, il se jeta sur son tombeau et s'endormit d'un sommeil doux et paisible. Le Dieu bon et miséricordieux, qui écoute toujours favorablement la prière des humbles et change la tristesse en joie, exauça les supplications de son serviteur. En effet, tout à coup il s'éveilla et il vit devant lui le morceau de chair que la maladie avait formé, et ayant doucement palpé le siège du mal, il se trouva entièrement guéri. Etant sorti du saint lieu, il alla se laver le visage à la fontaine voisine ; il y rentra incontinent après, et remercia de tout son cœur le bon Dieu de la grande grâce qu'il venait de lui accorder par saint Fiacre.

2. Un jeune homme, appelé Ode, fut guéri par le saint d'une semblable maladie. Tous les habitants du village de saint Fiacre, qui vivaient de son temps, ont pu le voir et rendre témoignage à la vérité que j'avance. Par un sentiment de

reconnaissance, il se fixa au monastère et consentit à être employé au service des religieux, pendant quelques années.

5. Un homme atteint du fic avait consulté un certain nombre de médecins; les ressources de l'art furent vainement employées pour le faire disparaître. Désespérant donc de sa guérison, il les congédia, mit toute sa confiance en Dieu et en saint Fiacre, fit vœu à ce saint d'aller en pèlerinage à son tombeau, et, sans plus tarder, il se mit en route. Arrivé au but de son voyage, il alla se prosterner au sépulcre vénéré; mais n'étant pas animé d'une foi assez vive, il ne revint pas à une santé parfaite, comme il s'y était attendu; il y eut pourtant un mieux sensible. Le moine Jean (1), qui était alors le gardien des reliques, le voyant repartir, lui dit d'avoir bon courage et lui recommanda expressément de ne jamais se servir de remèdes, de mettre toute sa confiance en saint Fiacre.

Il promit tout ce qu'on voulut; mais arrivé chez lui et ne se voyant pas entièrement rétabli,

(1) C'est la première fois que l'auteur anonyme dénomme quelqu'un dans la relation des miracles de saint Fiacre. Toutefois on y trouve une bonne foi, une véridicité admirable, et quand on a lu le texte, on est forcé de s'écrier: Ce qui est rapporté ici est vraiment arrivé.

il eut la faiblesse de se désister de sa promesse: il consulta les médecins, et dès ce moment son mal s'aggrava, et il allait chaque jour de mal en pis. Il fallut que, pour lui dessiller les yeux, Dieu lui-même fit un miracle qu'il n'est pas nécessaire de raconter ici. Cet infortuné, reconnaissant alors son infidélité à ses engagements, son peu de dévotion au vénérable saint, retourna à son tombeau avec une foi plus ardente, et après lui avoir demandé avec larmes sa guérison, Dieu se laissa toucher, et saint Fiacre lui obtint la santé qu'il désirait depuis si longtemps.

4. Sept pèlerins revenaient de Saint-Denis, en France, et, passant près du monastère du serviteur de Dieu, quatre de la troupe dirent aux autres: allons au sépulcre de saint Fiacre. Nous n'avons que faire d'y aller, répondirent les trois autres; vous qui êtes atteints du fic, rendez-vous au tombeau du médecin qui le guérit; il n'y a que ceux qui portent cette maladie qui ont besoin de le prier. Pour nous, nous irons chez nos parents. Ayant dit cela, ils se séparèrent d'eux; et pendant que les quatre premiers prenaient le chemin qui conduit au monastère, les autres trois s'exclamaient: allez, malades du fic, allez au médecin qui guérit ceux qui en sont atteints;

ils répétèrent souvent ces paroles de mépris. La vengeance du ciel ne tarda pas à se manifester. Tout à coup ils furent frappés de cécité, et, quoiqu'ils ouvrirent les yeux, ils ne voyaient rien.

Comment se fait-il, se disaient-ils l'un à l'autre, que le jour tout à l'heure si serein se soit transformé pour nous subitement en une nuit obscure ? Ah ! nous ne pouvons douter que la main de Dieu ne se soit appesantie sur nous ; nous sommes devenus aveugles, parce que nous avons eu l'audace de blasphémer contre saint Fiacre, et que nous avons insulté nos compagnons parce qu'ils allaient à son tombeau, ne voulant pas y aller nous-mêmes. Faisons pénitence, demandons-leur pardon, appelons-les ; assurément il ne sont pas loin, ils peuvent nous entendre encore. Ayant parlé ainsi, ils appellent à haute voix leurs compagnons et les conjurent de venir. Ceux-ci, croyant être de nouveau l'objet de leurs dérisions et de leurs sarcasmes, ne voulurent pas rebrousser chemin ; mais ils se rendirent droit au monastère, et ayant fait leur prière, ils se hâtèrent de revenir sur leurs pas pour les rejoindre.

Arrivés à l'endroit où ils les avaient laissés, ils les aperçurent errants çà et là par la campagne, et reconnurent qu'ils étaient aveugles. Que

vous est-il arrivé, lui crie-t-on ? — Insensés que nous étions, nous vous avons tournés en dérision, nous avons osé blasphémer contre saint Fiacre : c'est pour cela que la main de Dieu nous a frappés de cécité. L'acte de religion que nous avons refusé de faire par obstination, nous sommes obligés de le produire par nécessité. Il faut que nous implorions les suffrages de saint Fiacre. Conduisez-nous à son tombeau, car nous sommes obligés de lui faire satisfaction ; là nous supplierons le Dieu de bonté et de miséricorde qu'il daigne, par l'intercession de ce saint, nous pardonner cette faute et nous guérir de notre cécité. Cela dit, ils furent conduits par leurs compagnons au tombeau vénéré, ils firent satisfaction au saint, lui adressèrent les prières les plus ferventes, se vouèrent à lui, et leurs tendres et pieuses supplications eurent tout le succès qu'ils en attendaient ; ils recouvrèrent la vue, et ce miracle les ayant remplis de joie, ils en témoignèrent à Dieu la reconnaissance la plus vive, et s'en retournèrent enfin chez eux en glorifiant ses miséricordes éternelles.

5. L'auteur raconte ensuite une autre guérison miraculeuse opérée sur un Flamand par saint Fiacre lui-même, et dont la relation avait souvent

été faite par un frère du monastère, appelé Milon. Cet homme portait une bouffissure qui l'empêchait de marcher aussi vite que ses compagnons de voyage. Il invoqua avec larmes le saint, qui lui apparut sous la figure d'un ermite et le guérit entièrement de son infirmité.

CHAPITRE V.

Saint Fiacre apparaît à un malade qu'il guérit ; plusieurs autres personnes sont délivrées de leurs maux par son intercession.

1. Un étranger fit le voyage de Meaux pour implorer le secours de saint Fiacre et lui demander la guérison de la maladie qu'il portait. Arrivé au bourg qui porte le nom de ce thaumaturge, il reçut l'hospitalité d'un de ses habitants, qui était animé de sentiments de foi et de piété. Le soir, étant tous deux auprès du feu, le villageois dit à son hôte : Mon frère, vous avez toujours à la main un petit sac, seriez-vous assez bon pour me dire ce que vous y tenez. L'autre lui répondit : J'y tiens une poussière préparée par les médecins pour une incommodité, une plaie que je

porte ; les sérosités qui en suintent fréquemment sont sanguinolentes, et cette poudre que j'y mets arrête le sang. Brave homme, répliqua l'hôte pieux, confiez à Dieu et à Saint Fiacre le soin de votre corps, et laissez les médecins et tous leurs remèdes (1). Croyez-moi, saint Fiacre est un excellent médecin, et pour guérir les malades qui s'adressent à lui, il ne se sert d'aucune potion ni d'aucune poudre. Touché de ces paroles, l'étranger jeta au feu le sac et son contenu, en disant : désormais je ne me mettrai plus entre les mains des médecins, et je ne me servirai d'aucune poudre pour le mal que je souffre. Que le Dieu de bonté et de miséricorde soit mon médecin avec son ami saint Fiacre !

La foi de cet étranger fut admirablement récompensée. Après s'être consacré ainsi à Dieu, il alla se reposer, l'âme pénétrée de la plus douce et la plus pieuse confiance. Or, il arriva que, pendant la nuit, saint Fiacre lui apparut, revêtu d'une robe blanche, portant à la main une croix de bois ; il s'exhalait de ses vêtements un parfum plus exquis que celui de tous les aromates réunis.

(1) Cet homme, animé d'un sentiment de foi, voulait accroître dans l'étranger sa dévotion à saint Fiacre par ces paroles qui n'avaient pas d'autre portée ; car le Saint-Esprit nous dit qu'il faut respecter les médecins et que c'est Dieu lui-même qui a donné aux simples la propriété de guérir de certaines maladies.

« Je suis le saint que tu as invoqué, lui dit-il ;
 » parce que tu as jeté au feu la poudre que
 » t'avaient donnée les médecins pour ton mal,
 » je viens te guérir moi-même. Ne doute pas
 » que ta foi ne t'ait sauvé. De plus, je t'an-
 » noncerai une nouvelle qui te remplira de joie :
 » ta femme, que tu as laissée enceinte, Dieu
 » l'ayant assistée, a accouché d'un garçon. »
 Ayant dit ces mots, il disparut, en laissant un pro-
 dige qui pût signaler son apparition : il s'était
 exhalé de ses vêtements une odeur qui embauma
 toute la maison. L'étranger s'étant éveillé et se
 sentant parfaitement guéri, alla, rempli de joie,
 apprendre cette bonne nouvelle à son hôte :
 « Mon ami, lui cria-t-il, en interrompant son som-
 » meil, le Seigneur a daigné me visiter dans sa
 » miséricorde : il m'a donné la santé par l'inter-
 » cession de saint Fiacre, qui vient de m'appar-
 » raître en répandant une suave odeur que vous
 » pouvez encore sentir. Ce grand saint m'a dit
 » encore que ma femme a accouché cette même
 » nuit d'un fils. Que cette nuit soit bénite, dans
 » laquelle j'ai goûté une joie parfaite, dans la-
 » quelle Dieu m'a accordé un bienfait si grand,
 » si ineffable, et qui comble tous mes désirs ! »
 L'hôte fut charmé d'apprendre tous ces détails,
 et le matin étant venu, ils se rendirent tous deux

au tombeau du saint, où l'heureux pèlerin ren-
 dit mille actions de grâces à Dieu et à saint Fiacre ;
 après quoi, il s'en retourna chez lui, mais il ne
 manqua pas de venir tous les ans avec son fils
 au monastère du bienheureux, et de s'acquitter
 fidèlement du vœu qu'il lui avait fait.

2. Il y avait à Arras un homme atteint d'une
 enflure générale ; sa peau luisante, tendue et
 bouffie, le rendait un objet d'horreur. Outre cela,
 il souffrait des douleurs des intestins ; et pour se
 délivrer de tous ces maux qui le tourmentaient,
 il consulta plusieurs médecins, qui exercèrent
 inutilement leur art sur cet infortuné pendant
 quatre ans. Dégoûté des remèdes de la terre, il
 eut recours à ceux du ciel ; ayant mis toute son
 espérance en Dieu et en saint Fiacre, il se pro-
 posa de se rendre en toute hâte au monastère
 dudit saint. Mais comment fera-t-il, le malheu-
 reux ? La masse de son corps est tellement lourde
 et pesante, qu'il ne peut se porter lui-même. Il
 se fait mettre dans un véhicule, à l'aide duquel
 on le conduit au monastère.

Arrivé au but de son pèlerinage, il se fit trans-
 porter au tombeau vénéré, et il répandit là des
 larmes abondantes, exposant au saint la grandeur
 de ses maux, et lui en demandant instamment la

délivrance. Pendant qu'il exhalait sa douleur en plaintes amères et qu'il priait avec ferveur, il sentit le besoin de repos et se coucha sur la tombe sacrée. A peine avait-il goûté quelque peu les douceurs du sommeil que, réveillé par une soif ardente, il alla se désaltérer à la fontaine qui coule près du monastère, et il but de l'eau en si grande quantité, qu'il ne se souvenait pas en avoir bu autant dans tout un jour. Dieu le permit ainsi pour lui donner une guérison complète. Cette eau fit en effet dans son estomac l'effet d'un puissant purgatif, et il fut débarrassé de toutes les humeurs vicieuses et superflues qui, se trouvant dans un état de stagnation, avaient amené une altération universelle. Se sentant et se voyant guéri, il comprit qu'il devait à Dieu ce bienfait par l'intercession de saint Fiacre, et sa joie s'exprimant par ses larmes, il rentra dans la chapelle pour rendre à Dieu de justes actions de grâces et pour se vouer à ce grand saint.

3. Trois jeunes gens allaient en pèlerinage à Saint-Fiacre, deux avaient été longtemps malades et avaient obtenu la santé du Dieu de miséricorde par l'intercession de notre bienheureux : aussi tous les ans ils se rendaient à son monastère et lui présentaient les offrandes qu'ils avaient

vouées. L'autre, atteint de la maladie du fic, allait demander à Dieu sa guérison par l'intercession du même saint. Souvent ce mal le tourmentait cruellement, et alors il souffrait autant que si on lui eût transpercé le corps d'un coup d'épée. On avait entrepris ce voyage dans la semaine de pénitence (que l'Eglise appelle depuis plusieurs siècles la semaine sainte). Les deux pèlerins qui jouissaient d'une bonne santé se disaient l'un à l'autre : Il faut hâter nos pas et nous mettre en mesure d'arriver au monastère de Saint-Fiacre le saint jour de Pâques, pour assister aux offices divins et à la célébration de la messe, afin que nous puissions recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ, comme il convient à des chrétiens, dans la solennité pascale. Ils engagèrent donc le pauvre malade à marcher plus vite ; mais celui-ci, retenu par la faiblesse que lui procurait son mal, se trouvait dans l'impuissance de tenir pied à ses compagnons, qui poussèrent l'inhumanité jusqu'à le laisser en chemin.

L'infortuné jeune homme, se voyant délaissé de ses compagnons comme un objet digne de mépris, s'abandonna à la tristesse ; puis, répandant un torrent de larmes et poussant des sanglots entrecoupés, il invoquait saint Fiacre et implorait son secours avec cette foi qu'inspire le

malheur. Le cœur plein d'amertume, et se sentant accablé de sommeil, il s'endort le long du chemin, se confiant à la Providence. Pendant qu'il reposait ainsi, saint Fiacre lui apparait en lui disant : « Je suis le saint que vous avez invoqué avec tant d'instance ; j'ai été témoin de vos larmes, mon frère, j'ai entendu le cri de votre cœur, et je suis venu vous guérir. Levez-vous, votre mal a disparu, hâtez-vous d'aller à mon monastère ; si vous le voulez, vous y arriverez plus tôt que vos compagnons. » Ayant dit ces mots, le saint disparut. Le jeune homme s'étant éveillé, se sentit guéri, et, rempli de joie, il se mit à courir pour se rendre au monastère, où il arriva en effet avant les autres. Là, il rendit ses actions de grâces à Dieu et à saint Fiacre, et ensuite il fit aux moines qui desservaient la chapelle et aux pèlerins qui s'y trouvaient en grand nombre, le récit de sa guérison miraculeuse par saint Fiacre lui-même. Comme il racontait cet événement prodigieux aux assistants, tout à coup on vit arriver ses compagnons de voyage, qui furent agréablement surpris de voir qu'il était venu au tombeau vénéré plutôt qu'eux-mêmes.

4. Une jeune personne atteinte d'un fic se rendait au monastère de Saint-Fiacre pour aller demander à ce saint la guérison de son infirmité.

Chemin faisant, elle rencontra un soldat, lequel était suivi de loin d'un jeune cavalier. Le soldat, en la voyant, lui manifesta des intentions coupables : « Epargnez-moi, mon frère, lui dit la pauvre fille dans ses angoisses, ayez pitié de ma faiblesse, je porte une infirmité, je vais à Saint-Fiacre, je vous en conjure, épargnez-moi. » Puis elle s'écria : « Saint Fiacre, ami du bon Dieu, venez à mon secours dans ce moment suprême. » Le cavalier dont nous parlions plus haut entendit les exclamations de cette infortunée : aussitôt il pique son cheval, qui part au galop, arrive, la délivre des mains de son oppresseur, qu'il accable des plus sanglants reproches.

L'innocente brebis, se voyant en toute sûreté, reprit sa route. Le Dieu de vérité, dont les yeux clairvoyants pénètrent en tout lieu, sondent les cœurs et distinguent les bons des méchants, fut pour elle le Dieu de consolation, le Père de miséricorde, et devint pour son oppresseur le Dieu des vengeances. Au moment qu'il vint à son secours, il la guérit de son infirmité par l'intermédiaire de saint Fiacre ; mais le mal qu'elle portait alla atteindre le jeune homme. Celui-ci reconnut le doigt de Dieu, et adora ses jugements. La jeune personne qui avait reçu du ciel les deux faveurs que nous venons de signaler, hâta ses pas pour

aller remercier Dieu au temple saint; y étant arrivée, elle se prosterna devant le tombeau sacré de son protecteur à qui elle rendit ses actions de grâces avec effusion de cœur; elles étaient bien justes et bien légitimes, car le ciel était intervenu en sa faveur, et, une fois délivrée de sa maladie, elle n'en fut plus atteinte dans la suite de sa vie.

Le soldat, au contraire, ne pouvait, la nuit suivante, fermer la paupière; et tandis que ceux de la maison où il était logé se livraient au sommeil, il les fatiguait tous par les cris et les sanglots que lui arrachait l'excès de ses douleurs.

De grand matin il se lève, se rend humblement à un monastère qui se trouvait dans le voisinage, et y arrive au moment où se célébraient les saints mystères. A l'issue de la messe, il se présente aux pieds d'un confesseur, lui fait l'aveu de sa faiblesse, et, parce qu'il avait voulu porter atteinte à l'honneur d'une pauvre étrangère, pendant qu'elle implorait le secours du ciel, il demanda à être frappé de verges, et supplia qu'on lui enjoignit une pénitence. Après l'avoir accomplie, il ne revint pas chez lui tout de suite, mais, avec l'agrément de son père spirituel, il alla nu-pieds à Saint-Fiacre. Arrivé à son tombeau, il demanda pardon au saint, se voua à lui, et après avoir répandu beaucoup de larmes, il pria le Sei-

gneur avec une foi vive et ardente, et le conjura d'être à son endroit le Dieu des miséricordes, comme il avait été le Dieu de justice, en le châtiant de son péché. La souveraine bonté se laissa toucher par des prières si humbles, et lui accorda, par les mérites et l'intercession de saint Fiacre, la guérison de sa maladie.

CHAPITRE VI.

Diverses maladies guéries par saint Fiacre, entre autres celle d'un individu qui avait blasphémé contre le saint.

1. Une femme vint à Soissons pour prier le saint, qui était vénéré dans cette ville; souffrant horriblement, elle le conjurait avec instance de la délivrer de son mal. Un étranger se permit de lui demander ce qui la tourmentait. « Je suis atteinte, dit-elle, d'un fic qui me cause des douleurs atroces. » L'autre lui répondit: « Allez en toute hâte à Saint-Fiacre, dont le tombeau se trouve près de la ville de Meaux: Des pays les plus éloignés on y voit accourir des malades et une foule de personnes atteintes de diverses infirmités, et bien souvent, par l'in-

» tercession de ce grand thaumaturge, elles sont
 » subitement et parfaitement rétablies. Allez-y,
 » si vous avez la foi, sans aucun doute vous serez
 » guérie. » — « Ah ! répondit-elle, j'ai tant fait
 » de pèlerinages aux tombeaux des saints, et je
 » suis si fatiguée et mon mal s'est tellement ag-
 » gravé, que je ne puis ni aller plus loin ni même
 » retourner chez moi. » — « Faites un vœu à
 » saint Fiacre, lui répliqua l'étranger sans se dé-
 » concerter de sa réponse froide, et je vous pro-
 » mets au nom du saint que bientôt vous serez
 » mieux, je vous le garantis. » La femme crut
 à sa parole, fit un vœu au saint, et au même
 instant elle alla mieux, et put se mettre en route
 pour aller au tombeau vénéré. Le long du che-
 min, elle fut obligée de se détourner un moment,
 et elle rendit un ver d'une grosseur prodigieuse (1). Elle fut en même temps délivrée de
 tout son malaise et de toutes ses angoisses. Dès ce
 moment, pleine de vigueur et de santé, elle con-
 tinua son chemin d'un pas ferme pour se rendre
 au monastère du saint; y étant arrivée, elle le
 remercia avec des transports de joie inexprima-
 bles.

(1) Le texte porte : *De corpore ejus expositus est vermis rubeus, qui longior erat et grossior brachio cujuslibet magni hominis.* Bolland., loc. cit. p. 613-614.

2. Un homme de Saint-Cloud (1) portait une maladie extraordinaire. Il éprouvait au cœur comme des piqûres qui lui procuraient de violentes douleurs jusqu'à lui ôter souvent l'usage de la parole. Cette maladie lui causait de graves inquiétudes et lui rendait la vie amère, lorsqu'un beau jour, se rendant aux prières et aux exhortations des personnes pieuses de son voisinage, il s'adressa à saint Fiacre et lui fit un vœu. Tout aussitôt il vomit deux vers d'une grosseur énorme et d'une longueur démesurée, et il fut ainsi guéri par les mérites et l'intercession de ce grand saint.

3. Un homme de Provins (Seine-et-Marne) avait un mauvais fic. Ayant consulté, pendant deux ans, plusieurs médecins pour se délivrer de ce mal qui le faisait horriblement souffrir, il reconnut que leurs médicaments n'avaient produit aucun résultat favorable. Désespérant de tout secours humain, il s'arma de la confiance en Dieu ; il vint, dit le narrateur, au monastère de Saint-Fiacre, fit faire en cire une figure qui représentait le membre affecté par la maladie, il

(1) Saint-Cloud, bourg de France (Seine-et-Oise), à 9 k. O. de Paris, tire son nom de Clodoald, petit-fils de Clovis et fils de Clodomir, roi d'Orléans, qui s'y retira pour échapper aux poursuites de ses oncles, et y fonda un monastère.

l'offrit au bienheureux et lui fit un vœu ; sur-le-champ il se trouva entièrement rétabli, et retourna chez lui rempli de la plus vive allégresse.

4. Une dame noble et jouissant d'une brillante fortune, avait un fils unique qui était malade de la pierre. Les médecins étaient d'avis de lui en faire l'opération ; cette tendre mère, dans la crainte qu'elle ne réussit pas, ne voulut jamais y consentir. Elle aimait tant ce cher enfant, qu'elle pensait toujours à lui et cherchait quelque moyen pour le débarrasser de sa grave maladie. On vint à lui parler de saint Fiacre et de ses prodiges ; animée d'une foi vive et comptant que ce saint pouvait le guérir sans douleur, elle fait préparer par ses serviteurs les provisions de voyage et un véhicule, y monte avec son fils, et ils viennent, dit l'historien, au monastère du saint. Arrivés à la porte d'entrée, ils descendent tous deux ; mais voilà qu'aussitôt l'enfant se met à pousser de grands cris : les douleurs de la pierre sont tellement violentes qu'il tombe par terre. Une pâleur livide était répandue sur son visage, il paraissait comme mort. A ce triste spectacle, sa tendre mère vivement émue répandait un torrent de larmes, et d'une voix entrecoupée de sanglots, s'adressant à saint Fiacre avec une foi ardente : « Grand

» saint, lui dit-elle, je crois que vous avez tant
 » de pouvoir auprès de Dieu, que vous pouvez
 » me rendre mon fils. Vous avez toujours pitié
 » des affligés qui vous implorent ; ceux qui languissent dans la douleur sont secourus par
 » votre puissante intercession, et vous ne manquez jamais de guérir les pauvres infortunés
 » qui, accablés sous le poids de l'infirmité, recourent à vos suffrages. Comment puis-je ne pas
 » avoir confiance en vous, que Dieu a rendu dépositaire de si grands bienfaits ? Mais que me
 » servira à moi que vous portiez secours aux
 » autres, si vous refusez votre bienveillance à
 » moi seule, misérable et infortunée ? »

Pendant que cette femme se livrait ainsi à l'excès de sa douleur et faisait monter à travers ses pleurs une prière fervente vers la miséricorde divine, voilà que tout à coup ses serviteurs explorés qui assistaient l'enfant, s'aperçurent qu'un calcul de la grosseur d'un œuf de pigeon s'était échappé du siège de la douleur (1), mais qu'il y avait eu à son passage déchirement et rupture de l'artère. Ils se hâtèrent d'avertir leur maîtresse de ce prodige. La mère accourt, prend son fils dans ses bras, et, comme il n'est pas permis

(1) Inter crura ejusdem pueri invenerunt calculum ovo columbino non minorem. Bolland., loc. cit., p. 614.

aux femmes d'entrer dans le monastère du saint, elle tombe à genoux à la porte : « Grand saint, » s'écria-t-elle, je vous offre mon enfant, et je » fais vœu pour lui que, sa vie durant, il viendra » tous les ans vous faire lui-même l'offrande de » quatre deniers d'argent. » Ayant dit ces mots, elle ordonna à ses serviteurs de porter son fils à l'autel du saint, ce qu'il firent instantanément. L'enfant, après quelques prières faites devant le saint autel, s'endormit sur la tombe vénérée, et, pendant son sommeil, il recouvra une santé si parfaite, que la rupture de l'artère fut soudée à l'extérieur sans laisser de cicatrice, et qu'il n'éprouva jamais ni lésion, ni douleur à l'intérieur.

4. Il y avait dans le territoire de Paris un soldat, dont la femme voulait faire un pèlerinage à saint Fiacre ; elle lui en demanda la permission. Son mari lui répondit : il n'y a que ceux qui sont atteints du sic qui vont à saint Fiacre. Est-ce que vous portez cette maladie ? — Non, Dieu merci, répliqua-t-elle. — Eh bien ! ajouta-t-il avec imprécation, puissiez-vous l'avoir demain ! — Le malheureux qui avait parlé avec tant de légèreté et d'imprudence, fut atteint lui-même, la nuit suivante, du mal qu'il avait souhaité à sa femme. Les douleurs violentes qu'il souffrait

l'empêchèrent de fermer l'œil. Le lendemain matin, son langage fut tout différent de celui de la veille, et reconnaissant que la main de Dieu l'avait frappé, il dit à sa femme : « Le Seigneur » me punit du blasphème que j'ai proféré hier » contre saint Fiacre ; car j'endure des souffran- » ces si excessives, qu'il vaudrait mieux pour » moi mourir que de vivre en cet état. Il faut » donc que j'aïlle à son monastère. » La femme, voyant avec une satisfaction inspirée par la foi que le Seigneur, Dieu des vengeances, infligeait à son mari une punition aussi éclatante pour les paroles injurieuses proférées par lui contre saint Fiacre, l'engagea à réparer au plus tôt l'offense qu'il avait faite au saint. Il partit sur-le-champ, se rendit au monastère sacré, il s'humilia, demanda pardon au bienheureux, lui fit un vœu et recouvra entièrement la santé.

CHAPITRE VII.

Saint Fiacre guérit un chanoine de Prémontré, un prêtre de Sainte-Geneviève et la fille d'une dame anglaise.

1. Un chanoine de Prémontré (1) était atteint d'une grave maladie. Il inspirait de la compassion aux frères du couvent, qui l'aimaient singulièrement à cause de sa bonne conversation, de ses mœurs douces et de ses manières agréables. Il trainait depuis longtemps, et son mal s'aggravait de jour en jour, lorsqu'il reçut la visite d'un frère, nommé Wilhelme, natif de Meaux, qui fut pour lui un ange consolateur. Le visiteur, s'approchant du malade, lui dit : « Mon frère, je vous » prie de m'écouter avec patience, et d'ajouter » foi à mes paroles. Il existe, dans le territoire de » Meaux, une église bâtie en l'honneur de saint

(1) Prémontré est un petit village situé à 17 kil. de Laon (Aisne). Il a pris son nom d'un monastère fondé auprès, en 1120, par saint Norbert, pour un ordre réformé de chanoines réguliers de Saint-Augustin. L'abbaye fut saccagée en 1567 par les calvinistes, et reconstruite au xviii^e siècle ; une portion a été démolie, et, depuis 1802, une verrerie importante est installée dans le reste. Les Prémontrés, dans l'origine, s'abstenaient entièrement de viande. Ils fondèrent de nombreux couvents en France et en Allemagne. Ils portaient une soutane et un scapulaire blancs.

» Fiacre, dans laquelle repose le corps de ce » saint. Là accourent de tous côtés des hommes » atteints de diverses infirmités, et bien souvent, » grâce à l'intercession puissante de ce thauma- » turge, ils s'en retournent parfaitement rétablis. » J'espère de la bonté de Dieu, mon frère, que, » si vous faites un vœu à saint Fiacre, vous gué- » rirez. » — « Je ne puis faire de vœu, répondit » le malade, sans la permission du père abbé. » Celui-ci, ayant été pressenti, y consentit de tout cœur, et le chanoine fit son vœu avec une grande piété. A peine cet acte de religion fut-il accompli qu'il se sentit mieux, il éprouva un bien-être sensible dans tout son corps par les mérites et l'intercession de saint Fiacre, et peu de jours après il fut entièrement guéri.

2. Une dame anglaise fit avec sa fille unique le pèlerinage de saint Jacques-de-Compostelle, pour demander à Dieu une grâce particulière par l'intercession de ce grand saint. Leur voyage se fit heureusement : étant arrivées à bon port, elles adressèrent à Dieu des prières ferventes et supplièrent saint Jacques de les présenter lui-même à la miséricorde divine. Mais au retour, la fille tomba dans un ennui profond et dans une maladie tellement grave, qu'elle ne mangea, ni but,

ni parla pendant trois jours et trois nuits. Tous ceux qui furent témoins de son état désespéraient de sa vie. La pauvre mère se désolait de perdre avec sa fille la consolation de sa vie, son bâton de vieillesse. Pendant qu'elle se lamentait, répandant des larmes amères, tout à coup on s'aperçut que la malade s'endormit. Durant son sommeil, il lui apparut un vieillard que ses cheveux blancs rendaient vénérable, tenant à sa main une croix de bois, qu'il déposa sur la poitrine de l'enfant ; à peine cette croix l'eut-elle touchée, qu'elle recouvra merveilleusement la santé. Cette fille lui dit : « Seigneur, votre servante vous prie » de lui dire votre nom, ô vous qui avez daigné me visiter, et par les prières de qui je sens que j'ai reçu le bienfait de la santé. » — « Je suis saint Fiacre, répondit le vieillard, et je suis venu te guérir de ton infirmité. Ne sois pas ingrate à mon égard, et hâte-toi d'aller à mon monastère, situé dans le voisinage de Meaux, pour y remercier Dieu de la faveur insigne que tu viens de recevoir. » Le saint disparut ; cette fille s'éveilla, et ayant raconté cette vision à sa mère qui l'écoutait en versant des larmes d'attendrissement, elle reprit ses repas, et peu de jours après elle recouvra une santé parfaite.

5. L'an de l'Incarnation de Notre Seigneur Jésus-Christ, Dieu éternel et véritable, 1188, Odo, prêtre de Sainte-Geneviève, presque le dernier des novices de cette communauté (1), entonnait au chœur, en sa qualité de préchantre, le *Venite, exultemus* ; c'était la nuit qui précède la fête de saint Pierre et de saint Paul. Au moment où il commence l'intonation, il ressent une névralgie sciatique à la hanche du côté droit. La douleur était poignante ; il voulait l'endurer toutefois pour continuer ses fonctions augustes, mais il sentit

(1) Dans le principe cette communauté de prêtres, connue dans l'histoire sous le nom de Génovéfains, avait été établie au temps de Clovis, à Paris, dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, bâtie sur le tombeau de sainte Geneviève, morte en 512. Cette communauté suivait la règle de Saint-Augustin. Plus tard les Génovéfains obtinrent une maison abbatiale. Louis VII, mécontent de leur conduite, les remplaça, en 1147, par douze chanoines réguliers de l'abbaye de Saint-Victor. Ceux-ci devinrent les chefs d'une congrégation, qui fut encore réformée en 1626 par le P. Ch. Faure, et qui comptait, au XVIII^e siècle, 107 monastères et plus de 1,300 religieux. Ils desservaient les paroisses, administraient les hôpitaux et les maisons de charité, et dirigeaient les séminaires. Les Génovéfains portaient une robe blanche et un rochet ; hors du couvent, ils se couvraient d'un manteau noir. Pour compléter cette note, nous devons ajouter que les reliques de sainte Geneviève furent transférées, dans la suite, de l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, et déposées dans une église qui portait son nom, mitoyenne avec celle de Saint-Etienne-du-Mont, sur la montagne de Sainte-Geneviève, et qui a été démolie dans la Révolution. Depuis, elles avaient été placées dans l'église Saint-Etienne ; elles sont aujourd'hui dans l'église Sainte-Geneviève, ancien Panthéon.

qu'il ne pouvait plus se tenir debout, malgré le respect qu'il devait au lieu saint, et qu'il lui était impossible de dissimuler ses souffrances. Cette sciatique le tourmentait comme un clou qu'on aurait enfoncé dans ses os, comme un trépan rougi au feu dont on aurait percé l'ischion. Les souffrances du malade étaient si vives, que sa plume aurait été impuissante à en faire la description.

Bref, il estimait dans ce paroxysme du mal qu'il valait mieux pour lui mourir que de vivre plus longtemps. Il invoqua les SS. Apôtres, dont il célébrait les louanges il n'y a qu'un moment ; mais sa prière fut inutile et il poussa en vain ses gémissements : le ciel ne vint apporter aucun soulagement à l'ardeur de ses souffrances, et la puissance des saints, qu'on ne peut révoquer en doute, ne vint point se manifester aux yeux de ce religieux par une guérison miraculeuse. Toute la nuit il pria sainte Geneviève, et sainte Geneviève semblait différer une grâce qu'elle désirait toutefois accorder. La vierge qui jouissait de la gloire du ciel, aurait bien pu guérir son client, qui l'invoquait avec tant d'instances, elle qui avait signalé sa puissance en tant de circonstances par de nombreux prodiges, mais elle voulait déférer cet honneur à saint Fiacre. Les saints entendaient le cri de sa prière, et ils ne l'exauçaient point à cause

de son indignité. Car le jour précédent il avait lu avec une sorte de mépris la vie du très-glorieux saint Fiacre, qu'il s'était chargé de corriger ; les prodiges opérés par ce thaumaturge lui étaient presque indifférents : il ne portait point ses regards vers le Dieu de bonté qui en était l'auteur.

Mais le jour d'après, c'est-à-dire le jour même de la fête de saint Pierre et saint Paul, ne pouvant trouver d'autre remède que d'aller sur sa couche, il s'y traîna comme il put et s'y abattit, accablé par l'excès de la douleur. Le nom de saint Fiacre lui revint alors à la mémoire. Pendant qu'il roulait son corps sur son lit en désordre, tout à coup portant par hasard, à la fenêtre de sa cellule, sa main qu'il agitait sans cesse, ne pouvant la tenir en repos, il saisit machinalement le manuscrit de la vie de saint Fiacre. A cette vue, sa foi se réveille, et rempli de joie comme s'il avait reçu la visite de Dieu même, il se met à invoquer ce grand saint : il n'eut pas plus tôt prononcé avec dévotion son nom, qu'il se trouva parfaitement guéri. L'intercession du bienheureux fut aussi prompte-qu'efficace ; l'heureux chanoine tressaillit d'allégresse en se voyant rétabli. Il bénit le Seigneur avec effusion, et, fidèle à la grâce qu'il venait de recevoir, il s'em-

pressa de retourner au lutrin qu'il avait quitté dans la nuit, et d'aller se joindre au chœur des chanoines réguliers pour chanter avec eux les louanges de Dieu.

CHAPITRE VIII.

Miracles opérés par saint Fiacre à Dijon, dans la chapelle du duc de Bourgogne. Guérisons de diverses maladies.

L'histoire de ces miracles est précédée du prologue suivant.

Dieu est admirable dans ses saints, en leur donnant le pouvoir d'opérer de grands prodiges parmi les fidèles. Au nombre de ces saints nous devons compter saint Fiacre, solitaire, dont la gloire brille dans la maison de Dieu comme le soleil resplendit dans la saison de l'été. Le Seigneur a fait éclater la puissance de ce bienheureux par des miracles incontestables, non-seulement dans le lieu où reposent ses dépouilles sacrées, mais encore dans la chapelle du duc de Bourgogne, à Dijon, où il est honoré par le doyen, le vénérable chapitre et les fidèles de la localité, qui rivalisent de zèle pour la décoration

du lieu saint qui lui est consacré. Les miracles qui s'y sont opérés sont fort nombreux, et il nous serait impossible de les raconter tous; toutefois nous n'avons pas voulu passer sous silence ceux dont nous avons été témoins, ainsi que plusieurs autres qui ont été attestés par des personnes graves, quand nous les avons trouvés accompagnés de tous les motifs de crédibilité. Un sentiment de foi nous inspire de les transmettre à la postérité. Publiions-les pour la gloire de Dieu et l'honneur de saint Fiacre.

1. Dans la paroisse de Saint-Nicolas de Dijon, une fille, nommée Rosette, portait à la poitrine un cancer qui en avait déjà dévoré une grande partie. Désespérant de sa guérison, elle alla trouver un médecin d'une grande réputation, lui dit sa situation, et le pria, au nom de Dieu, de lui indiquer quelque remède pour la soulager. L'habile praticien découvre la plaie, qui répandait une odeur fétide; à l'aspect du sein corrodé jusqu'aux côtes: « Ma chère fille, lui dit-il, je ne
 » puis vous donner aucun remède, parce que
 » votre maladie est incurable, mais allez avec
 » dévotion à l'autel de saint Fiacre, et implorez
 » le secours de cet ami de Dieu; il vous aidera
 » et vous obtiendra du ciel la grâce que vous

« sollicitez. » Sur la parole du médecin, cette fille, remplie de confiance, alla prier devant la statue de saint Fiacre, et fit vœu de ne point travailler à l'avenir le jour de sa fête et de jeûner la veille ; tous les jours elle renouvelait sa prière avec effusion de cœur devant l'autel du saint, de là elle se rendait à l'hospice du médecin, et celui-ci lui répétait cette parole d'espérance : « Ne vous découragez pas, ma fille, n'abandonnez pas saint Fiacre, continuez à le prier, jusqu'à ce qu'il vous accorde la santé ; il est bon, il est compatissant envers ceux qui l'implorent. » Elle continua à suivre le conseil qui lui était donné par ce digne chrétien. Animée de la plus tendre piété et de la plus vive confiance, elle porta si souvent ses pas dans le lieu vénéré, qu'à la fin elle fut entièrement et parfaitement guérie.

2. Une femme avait le sein gangrené, et ayant consulté inutilement plusieurs hommes de l'art, elle s'adressa au médecin dont nous venons de parler, le conjurant de lui donner un remède pour la guérir. « Allez à l'autel de saint Fiacre, » lui répondit-il, invoquez ce grand saint avec dévotion ; c'est un médecin plein de bonté et de miséricorde ; celui-là guérit toutes les infirmités sans faire souffrir le malade et sans faire

usage de remèdes. » Cette femme crut à la parole de cet ami de l'humanité ; tous les jours elle se rendit à l'autel de saint Fiacre, auquel elle fit un vœu, et la santé lui fut rendue.

5. Dans le bourg *Es-effrois* (paroisse de Saint-Michel), se trouvait une femme nommée Jeannette, qui avait un érysypèle à la poitrine ; elle y sentait des élancements fort douloureux qui l'empêchaient de dormir. Ayant entendu parler des prodiges que faisait saint Fiacre dans la chapelle du duc de Bourgogne, et d'ailleurs désespérant de sa guérison en employant les remèdes ordinaires, elle s'empressa d'aller à l'autel du saint ; là elle implorait son secours en poussant des sanglots et en faisant des prières ferventes. Chaque jour, sans se lasser, elle visita son autel avec une ferveur admirable. Saint Fiacre, qui ne méprise pas la prière du pauvre, mais qui se plaît à exaucer les infortunés qui se trouvent dans la tribulation, écouta favorablement le vœu de cette femme, et par son crédit-auprès de Dieu, lui rendit la santé.

4. La femme de Jean de Semur, sellier de profession, était atteinte d'une fistule à la poitrine ; aucun remède ne pouvant la soulager, elle

suivit le bon conseil qui lui fut inspiré d'aller tous les jours à l'autel de saint Fiacre ; là elle pria avec larmes ce grand saint de lui donner la santé. Sa prière fut enfin exaucée, et sans remède elle se vit bientôt entièrement guérie.

5. Dans la paroisse de Saint-Michel de Dijon, Isabelle, nièce d'Haymond de Muolan, orfèvre, portait une fistule lacrymatoire. Elle alla trouver un chirurgien, qui lui demandait pour sa consultation dix livres tournois (1), ajoutant qu'il lui donnerait ses soins, mais qu'il ne se chargeait pas de faire cette cure difficile. Un brave homme lui conseilla d'aller prier saint Fiacre de la guérir. Elle suivit ce conseil, et chaque jour elle disait à ce grand saint, prosternée devant son autel : « Saint Fiacre, glorieux confesseur, je porte une » maladie qui me rend difforme, et n'ayant pas » l'espoir d'être soulagée par les secours des » médecins, je viens à vous avec grande con- » fiance. Guérissez-moi, grand saint, écoutez la » prière d'une infortunée affligée et privée de » toute consolation, ô vous qui prenez pitié des

(1) Environ dix francs. La livre tournois, ainsi dénommée parce qu'elle se frappait à Tours, était plus faible d'un cinquième que celle de Paris. Elle valait vingt sous, à la différence de la livre parisienne, qui en valait vingt-cinq. Les sous valaient douze deniers, et les sous parisis en valaient quinze.

» misérables et faites disparaître les douleurs de » tous ceux qui vous implorent. » Elle persévéra à prier, et obtint ce qu'elle demandait : son mal cessa entièrement, elle s'en vit délivrée sans faire aucun remède, avec le secours de Dieu et de saint Fiacre.

6. Une femme de *Canabis* (1) portait au nez un polype fétide et horrible à voir. Elle fut consulter un habile médecin, et lui demanda ses conseils et des remèdes. Celui-ci, voyant que le mal était incurable, ne voulut pas, pour son honneur, entreprendre cette cure, mais il la renvoya à saint Fiacre, avec ces paroles d'encouragement : « Ma fille, saint Fiacre possède une vertu » et une connaissance telles qu'il guérit ceux » qui se trouvent dans la langueur, ceux qui » sont frappés de peste, en un mot tous les ma- » lades qui vont le prier. Allez le trouver, ma » fille, allez en paix. » — « Puisque vous ne » pouvez me secourir, répondit la femme, je sui- » vrai votre conseil et j'irai à saint Fiacre. » Elle s'y rendit en effet avec dévotion, visita son autel, y pria tous les jours en répandant des larmes amères, elle fit même un vœu, et enfin elle reçut la santé par les mérites du saint.

(1) Pays non mentionné dans le dictionnaire latin de géographie, publié par Baudrand.

7. Un homme de Villarum-sur-l'Hoichie (1) était hydropique et tout enflé. Il députa sa femme auprès d'un médecin d'un grand renom. Celui-ci pour toute réponse dit à cette personne : « Allez à l'autel de saint Fiacre, dans la chapelle du duc de Bourgogne ; ce saint y est honoré avec religion. Priez-le dévotement : c'est un grand médecin que saint Fiacre, et avec le secours de Dieu il fait des choses merveilleuses dans ces contrées. » Après cette recommandation, il indiqua à cette femme le régime que devait garder son mari, pour que le mal n'empirât pas, et la renvoya au saint. Elle se rendit à l'autel vénéré, répandit beaucoup de larmes devant la statue du bienheureux, lui adressa une fervente prière et lui fit un vœu ; enfin, elle fut pleinement exaucée : car, peu de jours après, son mari fut délivré de son infirmité et se trouva parfaitement guéri.

8. Dans la paroisse de Notre-Dame de Dijon, il y avait une fille portant, depuis plusieurs années, une tumeur au cou, laquelle grossissait tous les jours. Elle alla avec sa mère consulter un fameux médecin, qu'elles rencontrèrent dans la chapelle du duc de Bourgogne : « Je vous

[1] Lieu inconnu comme le lieu précité.

» supplie, Monsieur, au nom de Jésus-Christ, lui dit la mère, de nous donner vos conseils et vos soins pour la guérison de ma fille. » — « Commencez par prier saint Fiacre, répondit le médecin, allez lui présenter vos devoirs, et ensuite vous viendrez me trouver. » Toutes deux, sur cette pieuse invitation, prièrent le saint hors de la chapelle qui lui était consacrée, et se rendirent incontinent après chez le médecin. Celui-ci toucha la tumeur qui creva sous la pression de son doigt. « Il paraît, dit-il, que saint Fiacre ne veut pas que je sois chargé de cette cure ; j'approuve beaucoup dès à présent, et je vous conseille, bonne femme, de confier votre enfant aux bons soins et à la protection de saint Fiacre. » Elles promirent de suivre cet avis. La jeune personne se rendit à l'autel du saint, lui parla avec effusion ; animée de la plus vive confiance, elle persévéra dans la prière, et, sans le secours de l'art, elle fut entièrement guérie de son infirmité.

9. Une jeune fille native de Varages (Var), et demeurant sur la paroisse de Dijon, avait au pouce une fistule qui en avait rongé les deux phalanges et pourri les nerfs. Elle alla demander à un médecin quelque conseil pour la guérison de cette plaie ; celui-ci lui répondit : « Allez, ma

» fille, vous prosterner devant l'autel de saint
 » Fiacre, priez-le avec foi, et ensuite revenez
 » chez moi. » Ayant fait sa prière au lieu indiqué,
 elle retourne, accompagnée de sa mère, auprès
 du médecin ; celui-ci découvre la plaie, presse
 les os cariés, et les nerfs qui étaient corrompus
 se détachèrent du doigt. Peu de jours après, elle
 fut guérie. En actions de grâces d'un si grand
 bienfait, cette fille vit vœu à saint Fiacre qu'elle
 solenniserait le jour de sa fête et que la veille
 elle jeûnerait.

10. Dans la paroisse de Saint-Michel de Dijon,
 Etiennette veuve Blanchet, tailleur d'habits, était
 atteinte d'un érysypèle ou feu sacré à un doigt.
 Désespérée, elle vient demander un conseil au
 même médecin. Celui-ci examine la plaie, et
 voyant que le mal avait fait de rapides progrès,
 la renvoie à Dieu et à saint Fiacre. « Priez, priez,
 » lui dit-il. » Cette femme, se voyant ainsi traitée
 de la part du médecin qui la renvoyait sans lui
 indiquer de remède, tomba dans l'abattement ;
 regardant son doigt qui était comme enflammé,
 elle gémissait amèrement et poussait des sanglots.
 Mais bientôt, suivant l'inspiration de la grâce, elle
 quitte prestement cet homme et court à l'autel de
 saint Fiacre pour implorer la protection de cet

ami de Dieu : « Grand saint, lui dit-elle avec l'ac-
 » cent de la foi, vous secourez tous ceux qui vous
 » invoquent dans leurs tribulations. Guérissez-
 » moi de mon mal au doigt, autrement je me
 » vois obligée de mendier mon pain. Vous pou-
 » vez le faire, parce que Dieu vous a donné tout
 » pouvoir. Si vous me rendez mon doigt, je vous
 » promets, ma vie durant, de célébrer votre fête
 » et de jeûner la veille. Maintenant, faites ce que
 » vous voudrez de votre servante infortunée, qui
 » s'offre à vous servir et à vous honorer tou-
 » jours. » Sa prière finie, elle se retire. Le lende-
 main elle va de nouveau faire une prière à l'autel
 du bienheureux, et de là se rend à l'hospice du
 médecin. Celui-ci examine la plaie et voit sur-
 le-champ tomber à terre les nerfs corrompus et
 les chairs altérées. « Brave femme, lui dit-il,
 » que saint Fiacre daigne achever ce qu'il a si
 » bien commencé ! Allez en paix. » La femme
 se retira, et, sous peu de jours, son doigt fut en-
 tièrement guéri.

CHAPITRE IX.

Autres guérisons dues à saint Fiacre.

1. Un damoiseau de l'Arc (1), nommé Jean, se trouvait à toute extrémité à Dijon, dans la maison de son frère, doyen des prêtres d'une chapelle. Il était sans espoir; on avait déjà tout préparé pour son enterrement: les chandeliers, les luminaires et autres choses nécessaires. Son cher frère le doyen, voyant que les médecins l'avaient abandonné, implora le secours de saint Fiacre, en répandant un torrent de larmes. Sa prière fut exaucée; en effet, à la même heure le malade se trouva mieux, il guérit de son infirmité, et le prêtre crut fermement qu'il devait sa guérison à l'intercession de saint Fiacre.

2. Le fils de Griphonet, de Dijon, enfant de quatre ans, avait avalé un sou tournois. Arrêtée dans l'œsophage, cette pièce de monnaie ne pouvait ni être avalée ni être rejetée par expectoration. Après de violents efforts, le pauvre petit était hors d'haleine et avait perdu la parole.

(1) L'auteur a voulu sans doute parler d'Arc-sur-Tille, village qui se trouve dans la Côte-d'Or, à 10 kilomètres de Dijon.

À cette vue sa mère pousse des cris lamentables: « Malheureuse que je suis, s'exclame-t-elle, mère » infortunée, que ferai-je? Saint Fiacre, grand » ami de Dieu, consolateur des affligés, rendez- » moi mon enfant! je me sens tomber en défaillance, je ne puis survivre à ma douleur. Par » ce pouvoir immense que Dieu vous a octroyé, » rendez-moi mon fils, et je m'offre et je l'offre à » votre service pour toujours. » Elle dit, et au même instant l'enfant, ayant avalé ladite pièce, respira sans difficulté, recouvra l'usage de la parole, et se trouva ainsi délivré d'un si grave danger.

3. Richard de Bère, pendant son séjour à sa campagne de Canabis, fut atteint d'une paralysie qui lui ôta le libre usage de ses mains et de ses pieds. Il supporta avec patience cette infirmité pendant assez longtemps; il eut recours aux hommes de l'art, mais de tous les remèdes qui lui furent administrés, aucun ne put apporter du soulagement à son mal. Gémissant de se voir toujours en cet état, il eut recours à saint Fiacre, s'obligea, sa vie durant, de célébrer la fête et la translation des reliques du saint et de jeûner la veille dudit jour, et il attendit sa protection céleste. Il ne fut point déchu de ses espérances: on fut agréablement surpris, à quelque temps de

là, de le voir se lever de sa couche ; le cœur rempli de joie, il alla à la chapelle de Saint-Fiacre, se prosterna devant le saint autel où il est vénéré, le pria avec foi, et il recouvra une santé florissante.

4. Jean de Fontaine (1) avait une sciatique qui le tourmentait depuis deux ans. Ne pouvant se soutenir sur ses pieds, il se servait de potences. Après avoir fait plusieurs pèlerinages et demandé conseil à plusieurs médecins, personne n'avait pu lui indiquer un moyen de guérison, et il était resté impotent. Ses voisins lui dirent un jour :
 « Nous sommes étonnés, cher frère, qu'en sachant vous et nous les miracles que Dieu opère dans la chapelle du duc de Bourgogne en faveur de ceux qui prient avec foi et persévérance saint Fiacre, vous n'alliez pas l'invoquer : allez-y, et ne tardez pas ; nous sommes assurés que vous en reviendrez parfaitement guéri. »
 Ebranlé par l'encouragement que lui donnaient ces hommes, et pénétré d'une grande confiance, cet infortuné se rendit comme il put à la chapelle de Saint-Fiacre un jour de dimanche : il lui exprima avec l'accent de la foi ses maux et le désir qu'il avait, d'en être délivré, il lui fit même un

(1) Fontaine est un petit village qui se trouve près de Dijon.

vœu. Une prière si ardente ne pouvait manquer d'être exaucée ; à l'instant même il sentit que ses douleurs s'étaient un peu adoucies, et il put déposer sur l'autel sacré une de ses potences, retournant avec l'appui seulement de l'autre et d'un petit bâton. Le dimanche suivant, il revint à l'autel du saint, s'appuyant sur une seule potence ; il le conjura avec tant d'instance de le guérir, qu'après sa prière faite à genoux, il se releva plus vigoureux et il posa sur le même autel la seconde potence, regagnant sa maison avec l'aide du petit bâton. Enfin, après avoir expérimenté d'une manière si prodigieuse le pouvoir de ce saint, il retourna une troisième fois, à huit jours d'intervalle, dans la chapelle où on le vénère, il le supplia à genoux, avec une tendresse de dévotion inexprimable, de lui donner entièrement l'usage de ses membres ; le miracle ne se fit pas attendre : il se releva parfaitement rétabli, et laissa dans le lieu saint son bâton en témoignage de sa guérison, retournant chez lui, sans aide et sans appui, transporté d'une joie extraordinaire.

5. Un écuyer du Noyonnais (nord-est du département de l'Oise) vint un jour à Dijon, appuyant son corps sur des potences. Il arrivait de l'armée, où il avait perdu l'usage de ses jam-

bes qui étaient toutes enflées. S'étant rendu avec une vraie dévotion à l'autel de Saint-Fiacre, il lui demanda sa guérison avec une vive foi : comprenant que sa prière avait été écoutée, il laissa une de ses béquilles, et marcha avec l'autre seulement. Mais il voulait sa guérison complète, et il eut le courage, pour l'obtenir, de passer toute la nuit en prières devant la statue du saint ; ses vœux furent exaucés : le matin, il commença à aller sans appui et il se sentit entièrement soulagé. L'enflure de jambes disparut complètement, et il se trouva parfaitement guéri.

6. Le fils de Jean Pinot avait un ulcère cancéreux au front, et se trouvait en grand danger de perdre la vie. Personne ne pouvait lui indiquer de remède propre à le guérir. De plus, ce pauvre infortuné portait une fistule au pied et au genou. Il vint à Dijon, se rendit à l'autel du saint, y fit une neuvaine, jeûna pendant tout ce temps-là au pain et à l'eau. Dieu exauça ses vœux, et, ayant été délivré de toutes ses infirmités, il s'en retourna chez lui transporté d'une joie extraordinaire.

CHAPITRE X.

Miracles plus récents racontés par Duplessis.

Duplessis, dans l'histoire de l'Eglise de Meaux (liv. 1, n° 70), rapporte brièvement plusieurs miracles de saint Fiacre, qui ne sont pas écrits dans ses actes, et qui leur sont postérieurs, du moins la plupart. Pour ne pas fatiguer le lecteur, nous n'en citerons que trois.

1. Jean de Châtillon, comte de Blois (1), dans les lettres de donation à saint Fiacre, dit, en parlant de ce saint : « J'ai souvent expérimenté » l'efficacité de ses prières, qui m'ont fait un bien » immense en me rendant la santé que j'avais » perdue. »

2. On ressentit les effets de la protection de saint Fiacre, lorsque ce saint délivra la France d'Henri V, roi d'Angleterre. Ce prince ayant été défait à la journée de Beaugé (Maine-et-Loire), en 1421, par le maréchal de la Fayette, qui avait

(1) Nous ne connaissons de ce nom que celui qui est mentionné par Michaud, dans son dictionnaire des grands hommes, en ces termes : « Jean de Chastillon, comte de Chartres et de Blois, reçut en 1271, de Philippe III, dit le *Hardi*, le titre » glorieux de garde, tuteur et défenseur de ses enfants et de » l'Etat ; sa fille épousa, en 1272, Pierre de France, comte » d'Alençon, cinquième fils de S. Louis.

des troupes écossaises sous ses ordres, eut l'impudence de se venger de cet échec en pillant les champs et le monastère de Saint-Fiacre, parce que ce saint était sorti d'Écosse ; mais il fut aussitôt puni de son irreligion : attaqué d'un fic douloureux qu'on appelle mal de Saint-Fiacre, et n'ayant pu recevoir aucun soulagement par les remèdes des hommes, il en mourut au bois de Vincennes, en 1422. Avant de rendre le dernier soupir, il dit ces paroles : « Non-seulement les Écossais qui sont sur la terre favorisent les Français, mais encore ceux qui règnent dans les cieux. »

3. La reine Anne d'Autriche attribua aussi à la protection de saint Fiacre la guérison de la maladie qu'eut à Lyon le roi Louis XIII. En 1641, elle alla à pied de Batignolles-Monceaux (Seine) à Saint-Fiacre, en exécution d'un vœu qu'elle en avait fait, mais *elle n'entra pas dans la chapelle*, comme le remarque Duplessis, et se tint à une distance respectueuse du lieu sacré. Cette princesse fut délivrée par le même moyen d'un flux de sang qui avait résisté à tous les remèdes de la médecine. Elle ne douta point que la naissance de Louis XIV son fils n'eût été le fruit des prières de cet ami de Dieu ; elle en témoigna publiquement sa reconnaissance, en faisant hommage à

ce saint d'un présent envoyé à Sa Majesté par le pape Urbain VIII, et qui consistait dans un assortiment complet de petits habillements, tels que langes fins et étoffes précieuses destinés à l'usage du prince nouveau-né. Ces ornements royaux furent employés à la décoration de la chapelle vénérée. Louis-le-Grand, héritier de la dévotion qu'avaient à ce bienheureux son auguste mère et les rois ses prédécesseurs, envoyait tous les ans une personne de confiance faire en son nom et à ses intentions un pèlerinage à Saint-Fiacre. Le même prince étant sur le point de se faire faire une opération dangereuse, Bossuet, évêque de Meaux, commença une neuvaine à ce saint, laquelle fut achevée par les moines (1).

AUTRES DOCUMENTS SUR LES MIRACLES
DE SAINT FIACRE.

Un grand nombre de prodiges attribués à l'intercession de saint Fiacre se sont opérés dans la paroisse d'Aubignan. En voici quelques-uns, parmi les plus récents, que vient de nous signaler M. Roux, curé de ladite paroisse.

1. En 1829, un petit enfant de 14 mois, appelé Jean-Narcisse Cahier, fils de Jacques et de

(1). Voir les Bollandistes et Godescard, Vie de saint Fiacre.

Marie-Rose Gabert, se trouvait seul devant sa maison, en face de l'hospice d'Aubignan ; un cheval traînant une lourde voiture le renverse sur le pavé. La roue passe sur le corps de l'enfant une fois en allant et une deuxième fois en reculant, par suite de l'effroi du conducteur qui, entendant les cris d'alarme de toutes les personnes présentes, et ignorant ce qui venait d'arriver, avait fait reculer sa voiture. Grâce au sang-froid d'un homme qui arrêta le cheval, grâce surtout à saint Fiacre que tout le monde invoqua au même instant, l'enfant fut préservé d'un troisième accident, qui lui eût donné très-probablement la mort. Sa guérison ne se fit pas attendre longtemps. Le jeune Narcisse, devenu homme aujourd'hui et bon chrétien, conserve encore les cicatrices de ses blessures, et bénit son saint protecteur qui lui a conservé la santé et la vie.

2. Joseph Chapellet, vieillard de 86 ans aujourd'hui, conduisait sa charrette, qui était chargée d'environ mille kilogrammes de raisins. Sa jeune fille, nommée Rosine, perchée sur la corbeille la plus élevée, tombe tout à coup par l'effet d'un brusque mouvement du cheval ; elle est déjà sous la roue. Le père, aussi prompt que l'éclair, prend le moyeu et les rais dans ses bras, en s'écriant : « Saint Fiacre, aidez-moi ! » Il

relève cet énorme poids par un effort surhumain, et la roue passe sur le corps de l'enfant sans la toucher. Ce prodige est arrivé il y a environ 50 ans. La personne qui en a été l'objet, vit encore ; elle est mariée à un nommé Jean.

5. En 1855, Marguerite Frizet, âgée alors d'environ 45 ans, se laissa tomber d'une charrette, et, par suite de cette chute, elle devint percluse de ses jambes, ne pouvant plus marcher qu'à l'aide de béquilles et avec de très-grandes souffrances. Elle eut la pieuse pensée, pour obtenir sa guérison, de faire dire une messe à l'autel de saint Fiacre et d'y assister. Mais voilà que tout à coup, au moment de l'élévation, se dressant avec joie, elle s'écrie : « Miracle ! saint » Fiacre m'a guérie ! Reconnaissance et amour » à ce grand saint ! » Dès ce moment, il ne lui resta aucune trace d'infirmité ; retournant sans appui à sa maison, elle a pu se livrer, avec bonheur, aux soins de son ménage pendant de longues années.

4. En 1844, M^{lle} Céline Parrot, âgée de 5 ans, s'amusa dans un grenier, situé au deuxième étage d'une maison sise en face de la mairie d'Aubignan. Tout à coup on la voit tomber de la fenêtre sur le pavé. A cette vue, les personnes présentes s'écrient : « Saint Fiacre, protégez-la. »

On accourt de toutes parts : l'enfant est trouvée comme morte. On continue à invoquer le saint, et en quelques instants cette petite fille reprend ses sens, et se trouve entièrement guérie. Demi-heure après, elle continuait ses jeux enfantins avec des petites de son âge.

3. En 1864, M. Alexis Reboul et M. Laurent Sauvan, domiciliés à Jonquerettes (Vaucluse), sont venus, avec leur famille, en pèlerinage à Aubignan, et ont prié M. le curé de la paroisse d'offrir le saint sacrifice à l'autel de saint Fiacre, pour remercier Dieu d'une grande faveur qu'il avait accordée à leurs enfants par l'intercession de ce grand saint. Ils lui ont raconté que ces enfants, Louis Reboul, âgé de 4 ans, Xavier et Joseph Sauvan, le premier âgé de 2 ans, et le second de 3 ans, portaient tous trois une hernie, et que les médecins avaient épuisé sur eux tous les moyens de guérison ; mais que, du moment qu'ils eurent invoqué saint Fiacre, lesdits enfants avaient été guéris instantanément et radicalement par ce grand saint, et qu'un sentiment de reconnaissance les avait portés en ce jour à venir faire cet acte de religion.

NOTES

ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° 1. Symeonem eximium, magnum orbis terrarum miraculum norunt omnes qui Romano parent imperio. Norunt et Persæ, et Medi, et Æthiopes. Quin et ad Scythas quoque Nomadas pervadens fama hujus immensos labores et philosophiam edocuit. Ego verò, licet orationem superantium ejus certaminum testes habeam homines propè dicam universos, narrationem aggredi pertimesco, ne veritatis prorsus expers fabula posteris videatur. Suprà humanam enim naturam sunt quæ fiunt. Solent autem homines naturâ metiri ea quæ dicuntur. Si quid verò dicatur quod ejus excedat limites, falsa videtur oratio iis qui divinis mysteriis initiati non sunt. Quoniam autem terra et mare plena sunt iis, qui cùm divinis instituti sint, et sanctissimi Spiritus gratiam perpetuam habeant, fidem iis quæ dicenda sunt non negabunt, sed maximam habituri sunt, alacri fidentique animo narrationem instituum. — Beati Theodoretî episcopi Cyri operum tom. III. — Religiosa Historia, art. SYMEONES, p. 876-877, edit. Lut. Paris. Seb. Cram. 1642.

N° 2. Similiter quoque ex gente Scottorum quam plurimi amore illius (*S. Faronis*) ad hanc regionem accelerabant.... in tantum verò pro studio vitæ angelicæ diligendo officiosissimè eos Scottos excoibat, ut etiam heredes eos de propriis suis rebus faceret : atque ex reliquiis eorum corporum, dum

sæcula labentia volaverint, ad protectionem nostram eorum meritis hæc clarior provincia fulgebit, ut ex B. Fefri munere miraculorum hæc nostra Meldica claret. At in quodam territorio suo monasterium, quod dicitur Broilum, situm retinetur, tribus distans millibus ab urbe Meldis, quod accepit ille vir sanctus Fefrus in possessione copiosissima ab antistite Christi Farone. — Vita S. Faronis, sub nomine Hildegarii Meldensis episcopi edita, apud Mabillonium, in opere cui titulus: Acta Sanctor. S. Benedicti, t. 2, p. 618.

N° 3. Faro, sunt Scotti, sed et Angli sunt tibi noti,
 Quos bene tractabas, et amicos constituebas.
 Et quoniam patris * studiis natiq̄ue Faronis
 Regula provenit Gallis primum monialis.
 Heredem *Fefrum* dedit in quibus esse beatum.
 Hic Broilum tribuit, qui templum condidit illie.
 Hic duxit vitam, vitam finivit ibidem.
 Meldica nunc signis floret provincia Fefri.

[Les Bollandistes et Mabillon, loc. cit.]

N° 4. Les hagiographes, tels que Boëthius, Moréri, le P. Giry, prétendent que le père de S. Fiacre aurait été Eugène IV, roi d'Ecosse. C'est un anachronisme. Eugène IV, fils de Dongard, fut le successeur de Malduin, son oncle, en 640, et il mourut en 644. Comment pouvait-il être le père de Ferquard, qui commença à régner en Ecosse en 622, et qui était, d'après Boëthius lui-même, le frère de saint Fiacre ? Il faut dire, au contraire, que notre saint était le fils d'Eugène III. Ce prince, élevé dans la piété par saint Colomban (590-615), contemporain de Clotaire II, régna jusqu'en 621. Il eut trois

* Chagnerici.

enfants : Ferquard, Fiacre et Donevald. Ferquard lui succéda en 621. Saint Fiacre était à cette époque à Meaux, où il mourut en 670. Tout concorde par cet arrangement, qui est de l'histoire véritable. *

N° 5. Duplessis, dans l'Hist. de l'Eglise de Meaux, parle ainsi de cette pierre : « Depuis plusieurs siècles, dit-il, on montre dans le monastère de Saint-Fiacre une grande pierre de figure ronde et creusée vers le milieu de sa partie supérieure. Elle est placée dans le vaisseau de l'église, à main gauche en entrant, adossée à un stylobate pour la commodité des étrangers et pour cause de décence. Ceux qui souffrent des hémorroïdes se placent sur cette pierre, ayant eu la précaution de relever modestement les habits qu'ils portent ; et j'ai connu, d'une certitude qui est hors de doute, plusieurs personnes, hommes et femmes, qui, après s'y être assis, ont été radicalement guéris de cette infirmité. » — Histoire de l'Egl. de Meaux, par Duplessis Michel-Toussaint-Chrétien. — Acta Sanct. Bened., par Mabillon. Aug. tom. VI, p. 607.

On conserve encore, non à Meaux, mais dans l'église même du village de Saint-Fiacre, une pierre miraculeusement creusée, dit la tradition, par ce saint. Elle est vénérée par les habitants et par les pèlerins. — Vie des Saints, par le P. Giry, 30 août, not. 37, col. 1501.

* Voir le Diet. de Michaud, art. FERQUARD I, roi d'Ecosse.

N° 6. AUTHENTIQUE DE LA RELIQUE DE S. FIACRE
CONSERVÉE DANS L'ÉGLISE D'AUBIGNAN.

AUGUSTE ALLOU,

*Par la Miséricorde divine et la Grâce du Saint-
Siège Apostolique, Evêque de Meaux,*

Certifions par ces présentes que Nous avons renfermé dans un petit reliquaire en vermeil, de forme ovale, présentant d'un côté l'image du Christ et de l'autre un morceau de cristal, une parcelle des reliques de saint Fiacre, que Nous avons extraite des reliques dont Nous avons l'authentique. Nous avons ensuite apposé sur le petit reliquaire le sceau de Nos armes.

Fait à Meaux, sous Notre seing, le sceau de Nos armes et le contre-seing du secrétaire de Notre évêché, le vingt-un juillet mil huit cent quarante-quatre.

† AUGUSTE, *Ev. de Meaux.*

Par mandement de Monseigneur :

FLEURNOY,

Vic. Gén., Secrét. par intérim.

Permis d'exposer à la vénération des fidèles dans Notre diocèse.

Avignon, le 17 août 1844.

† PAUL, *Archev. d'Avignon.*

TABLE

	Pages.
APPROBATION.	1
AVANT-PROPOS	15
LIVRE Ier. — VIE DE SAINT FIACRE	44
LIVRE II. — MIRACLES DE SAINT FIACRE.	50
CHAPITRE Ier. — Dans deux circonstances saint Fiacre sauve des enfants qui s'étaient noyés.	53
CHAPITRE II. — Saint Fiacre guérit plusieurs femmes de diverses maladies	58
CHAPITRE III. — Saint Fiacre guérit un estropié.	62
CHAPITRE IV. — Plusieurs guérisons du polype et du fic opérées par saint Fiacre	68
CHAPITRE V. — Saint Fiacre apparaît à un malade qu'il guérit ; plusieurs autres personnes sont délivrées de leurs maux par son intercession	77
CHAPITRE VI. — Diverses maladies guéries par saint Fiacre, entre autres celle d'un individu qui avait blasphémé contre le saint	84
CHAPITRE VII. — Saint Fiacre guérit un chanoine de Prémontré, un prêtre de Sainte-Geneviève et la fille d'une dame anglaise	90
CHAPITRE VIII. — Miracles opérés par saint Fiacre à Dijon, dans la chapelle du duc de Bourgogne. Gué- risons de diverses maladies	100
CHAPITRE IX. — Autres guérisons dues à saint Fiacre	105
CHAPITRE X. — Miracles plus récents racontés par Du- pléssis	107
Autres documents sur les miracles de saint Fiacre	111
Notes et pièces justificatives	114